

L'ÉNIGME

PAR
M. J. LEDUIC



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages

de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 186. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monella*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et la Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Dupray*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. REUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matindros*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *La Chateau des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Andé CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lynx aux
 Roses*.
 Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fiéreté*. — 199. *Amitté ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousala*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalissa*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Heriot, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'olmerais aimer*.
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Martha FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 52. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *La Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de MARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary MELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et la Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Micha.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 R. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Daury PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréversible.*
 Alfred de PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eve RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Chm. RENAUDY : 219. *Ceux qui croient.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Margla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mart de Violana.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend.*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pallote. — 42. *Odette de Lymatille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 André VERTIGU : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
 Max de VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-T. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Pris*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

M.-J. LEDUIC

L'ÉNIGME



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV')

L'ÉPIQUE

CO

LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO

1892

L'ÉNIGME

PREMIÈRE PARTIE

I

Le teint bruni, la tête haute,
Arme à l'épaule et sac au dos,
Il gravit la dernière côte...

Le lieutenant Alain Dagueneil fredonne à mi-voix l'archaïque « marche », mais, certes, il n'a nul besoin d'un entraînant refrain. Il longe d'un pas vif l'avenue de la Motte-Picquet pour regagner son *home*, paisiblement niché au fond du square de la Tour-Maubourg.

C'est une jouissance de voir ce beau garçon en lequel tout dénote une jeunesse intacte, tout chante la joie de vivre !

Il avise, en passant, son vieux cerbère, qui le salue militairement et l'interpelle :

— Ah ! mon lieutenant, avoir vos vingt-cinq ans et vos bonnes jambes !... Je vous regardais venir tout à l'heure... Et vous allez encore vous enfermer, je parie. Mélanie me disait tantôt : « Notre lieutenant est plus sage qu'une jeune fille ! »

Celui-ci taquina :

— Ah ! c'est ainsi qu'on habille les absents ! Je ferai mes compliments à Mélanie à l'occasion...

Il fait un signe amical à son interlocuteur, qui esquisse un geste vers l'ascenseur :

— Pas la peine, dit-il, je suis rendu.

En trois bonds il est chez lui ; comme par enchantement, la porte s'ouvre : son ordonnance, aux aguets, l'a entendu.

— Rien de neuf, Antoine ? questionnet-il.

— Non, mon lieutenant.

— Eh bien ! mon ami, fais ce que tu voudras, mais laisse-moi la paix, je n'y suis pour personne.

Antoine a le même sourire indulgent que le concierge, tout à l'heure. Alain Dagueneil avait le secret de se faire aimer des humbles.

Il pénètre en son retrait, se débarrasse en deux temps des accessoires gênants de son uniforme et s'assied à son bureau, après avoir entr'ouvert sa fenêtre.

La brise entre, caressante et douce. Elle a frôlé, en son vol, les cloches encore vibrantes de leur « voyage à Rome ». Prise d'émulation,

elle murmure, à son tour, des promesses de résurrection.

Pâques ! le mot magique qui recèle tant de joies ! Joies intimes, si délicates et profondes ; joies extérieures aussi, qui marquent une halte et fleurissent la montée. Tout en escomptant celles-ci, le lieutenant Dagueneil ne laisse s'élever aucune de celles-là, et son visage, aux traits expressifs, reflète, en ce moment, la plus parfaite expression du bonheur.

Dans le calme relatif de sa garçonnière, il jouit pleinement, en effet, de l'heure présente.

Il vient de prendre son stylo, sur le bureau qui tient, en ce logement exigü, la plus large place... car le lieutenant est encore — et surtout — écrivain.

Or, ce soir, il se sent en verve ; tout, en lui et autour de lui, favorise l'essor de la pensée... Les pages succèdent aux pages sans qu'il prenne conscience de la fuite du temps... Il s'arrête enfin... Il sourit, content de son œuvre, et la pensée débordante se traduit encore par un monologue exubérant :

— Décidément je me suis trompé d'arme... Mon épée?... Je l'aime, certes..., mais non de cet amour exclusif que lui portait mon père. Une intransigeante rivale s'est dressée devant elle, et à celle-ci, qui abuse de mes faiblesses, je dois faire, souvent, d'apaisants aveux : ô ma plume, quand, au sortir du quartier, je te retrouve..., que, dans l'exquise paix du soir, nous sommes seuls, tous deux..., que nous pouvons,

l'un aidant l'autre, franchir les horizons sans limites..., ô petite plume, tu sais bien que je t'aime plus que tout !

— Plus que tout ? insiste-t-elle, soupçonneuse.

Plus que tout !... Eh bien, non !

Le lieutenant Daguencel interrompt son soliloque, le ponctue d'un éloquent soupir, et un nom, un seul, lancé comme un appel, s'échappe de ses lèvres :

— Suzanne !

Et voilà qu'une image très chère se substitue à tout le reste ; il « la voit » comme si, en réalité, elle était présente ; il détaille les charmes qu'elle possède, — en ajoute même, sans vergogne, quelques autres, — puis, en la fictive présence de l'aimée, il évoque les phases de son court passé.

Il n'a pas connu sa mère ; dans le recul le plus lointain que puisse atteindre son souvenir, il voit, penché vers lui avec une quasi maternelle sollicitude, le visage de son père bien-aimé...

La Grande Guerre le lui avait pris : elle ne devait pas le lui rendre. Ce fut un ami très cher du disparu, l'un de ses compagnons d'arme, qui assumait la cruelle tâche de transmettre à l'orphelin les derniers adieux... Ce fut celui-là même, en l'absence de parents proches, qui devint son tuteur.

Et certes, jamais promesse ne fut mieux tenue. Le commandant Edelin, actuellement son

colonel, aime Alain Dagueneil comme un fils...

Comment l'éducation, exclusivement masculine, qu'il avait reçue avait-elle laissé place à la rêverie..., aux élucubrations imaginatives du jeune lieutenant? Y avait-il, en ce phénomène, la manifestation de quelque lointain atavisme? Sans doute...

Cependant, l'ambiance militaire où il avait vécu, le culte dont il entourait la mémoire de son père, et, enfin, sans qu'il s'en doutât peut-être, une troisième raison, le firent opter en faveur de l'armée : cette troisième raison avait nom : Suzanne Edelin !

Fille et petite-fille de soldats, elle était, sans conteste, destinée à un officier. Alors?... Ce serait lui, ce ne pouvait être que lui ! Son tuteur lui marquait tant de bienveillance !

Si aucun projet n'avait encore été officiellement ébauché, tout convergeait, vers ce but, depuis toujours. Les deux enfants, élevés presque ensemble, s'aimaient ; ce sentiment fraternel avait évolué peu à peu, et maintenant, l'élan, qui à chaque revoir, les portait l'un vers l'autre, révélait la force du lien né d'une réciproque et profonde estime. Il avait vingt-cinq ans, elle en avait vingt... Bientôt, Alain demanderait à son père ce cher trésor. Il y avait bien la colonelle — c'était l'ombre au tableau, — mais, bah ! on en viendrait à bout !...

Et, avec la belle insouciance de la jeunesse, il faisait confiance à la vie..., à la vie qui lui apparaissait si belle, et vers laquelle, d'un geste

heureux et naïvement fier, comme pour sceller une alliance, il tendait les bras...

Depuis longtemps déjà le tuteur avait abdiqué ses pouvoirs et rendu ses comptes de gérance. Il résultait, de cette formalité, la constatation qu'Alain Dagueneil possédait juste ce qu'il fallait pour vivre.

Arrivé à ce point final de ses souvenirs, le lieutenant sourit : Suzanne, qui avait alors seize ans, assistait à cette reddition de comptes d'hoirie :

— Oh ! mais tu es un richard, dit-elle. Six mille francs de revenus et ta solde !

Depuis lors, elle avait dû revenir à de plus justes conceptions des nécessités actuelles, mais, pour elle comme pour lui, cette question de gros sous était tellement secondaire !

De nouveau, la longue et maigre silhouette de M^{me} Edelin intercepta la lumineuse apparition, et cette ombre se refléta un instant sur les traits du rêveur. Mais, déjà, l'optimisme reprenait l'offensive, et, sur de mirobolantes probabilités, il établissait un fantaisiste budget, en comptant sur ses doigts :

— Mon avoir, ma solde, la dot de ma chérie dont je prétends ne faire mention ici que pour mémoire, — tout cela serait déjà suffisant à nos goûts modestes. Il serait illusoire d'y ajouter l'héritage d'une tante à laquelle j'envoie, chaque année, mes vœux sincères de longévité..., très sincères même : je n'ai jamais — c'est M^{me} Edelin qui m'en fait reproche, et nous

sommes ici sur le plus parfait terrain d'entente — su cultiver ce qui s'appelle une succession ; aussi, bien que seul héritier, cet apport futur est trop problématique pour que j'en fasse état. Mais il y a mes œuvres, et celle-ci, qui s'annonce bien, sera le « clou » de la corbeille de noces de Suzanne...

« Il me faut la gloire !... Un nom retentissant, à défaut de la particule, pour amadouer ma future belle-mère...

« Un nom retentissant ! Oh ! ma bien-aimée, pour toi, je le gage, il n'en est qu'un : Alain ! Et pour cela, n'est-ce pas, nous ne le troquerions, ni toi ni moi, contre un titre de duc et pair !... »

Vraiment, oui, la vie était belle... et la perspective de quinze jours de permission, passés dans un cadre de rêve, en compagnie du colonel et... de sa famille, portait au pinacle la félicité actuelle !

Elle était exquise, « tante Laure », de l'avoir compris dans l'invitation. « Exquise » est une façon de dire, M^{me} Laure Edelin, veuve d'un cousin du colonel, était la plus parfaite originale qu'on pût imaginer. Riche, très mondaine, elle reportait sur ses cousins la relative affection d'un cœur assez pauvrement pourvu. Non surtout, cependant, car la colonelle était sa bête noire. Cette fantaisie prohibitive avait pour résultat de ménager, en maintes occasions — et c'était le cas, — la réunion d'Alain et de Suzanne, ce qui horripilait la mère de celle-ci.

Le lieutenant savait à quoi s'en tenir à ce sujet, et, tout en continuant l'attrayante rêverie, il faisait, tout haut, son *mea-culpa* :

— La mesure d'égoïsme que chacun de nous recèle en soi est insondable : « tante Laure » m'invite pour le plaisir de faire pièce à ma future belle-mère ; celle-ci sourit — l'héritage est si tentant ! — avec, au fond de l'âme, une rage concentrée. Et moi ? Eh bien ! oui, moi-même, je fais des courbettes à cette pauvre vieille dame qui tient, peut-être, en ses mains, les ficelles de ma destinée... Ce n'est pas très noble, mais c'est pour l'amour de ma Suzanne !...

Un coup discret, frappé à la porte du lieutenant, fit s'évanouir le cher fantôme... et l'officier gronda :

— Voyons, Antoine, je t'avais dit...

— Pardon, mon lieutenant, mais c'est une lettre du colonel... et c'est pressé !

— Il y a une réponse ?

— Non.

Alain ouvrit vivement le message, et une visible déception assombrit, un instant, sa belle humeur ; un instant seulement, car le post-scriptum remettait les choses en état :

Mon ami, disait le colonel, je te prévient d'abord que ton « copain » Lormel sort de chez moi. Il a l'intention de te demander de lui « céder » ton tour de permission pour des affaires de famille assez urgentes. Devant son insistance, je n'ai pu refuser catégoriquement, mais j'ai subordonné

ma réponse à la tienne ; tu serais libre dans une quinzaine, tu me diras ta décision.

P.-S. — Je vois d'ici la tête que tu vas faire à cet énoncé, aussi j'ajoute bien vite que ton colonel manœuvrerait de façon à ne prendre lui-même de vacances que dans quinze jours...

A bon entendeur, salut !

Alain sourit.

— Cher bon colonel, murmura-t-il, comme je lui revaudrai cela ! Quinze jours de retard, c'est une déception, oui ; mais aussi... quinze jours de bonheur en surplus, pendant lesquels nous aurons, Suzanne et moi, le bel espoir — cet hôte aimable et volage — en notre possession...

Et lorsqu'une heure plus tard, le lieutenant Lormel vint présenter sa requête, il demeura ébahi de la facilité avec laquelle s'était opérée cette substitution de plaisir. Il se confondit en remerciements, après avoir décerné, à part soi, le plus sincère hommage à l'amabilité d'Alain Dagueneil.

II

En reculant, de son chef, la date fixée des vacances, le colonel Edelin avait bien un peu prévu des complications conjugales, mais il avait écarté cette importune crainte, et, sa franchise

s'accommodant mal de la ruse, il avait simplement avoué l'arrangement pris, aussi venait-il de se heurter à l'habituelle obstination de la colonelle, lorsqu'elle croyait son autorité lésée, et il lui avait fallu déployer tout ce qu'il possédait de diplomatie déférente, pour ne pas voir échouer complètement les plans qui rendaient si heureux ses chers « enfants ».

La nature énergique de l'officier était, depuis vingt ans, mise à rude épreuve. Il avait épousé, par amour, celle qui était alors la belle Janine Dorvaux... et cet amour aveuglant lui avait caché les défauts, éclos ou en germe, de sa fiancée. D'un égoïsme profond et presque inconscient, elle recevait, comme une redevance, les hommages ou les prévenances ; l'univers gravitait autour de sa prestigieuse personne.

En acceptant la recherche du capitaine Edelin — qui possédait à peine la dot réglementaire, — elle avait cru lui faire beaucoup d'honneur.

Quelques mois d'un bonheur relatif donnèrent à M^{me} Edelin une prépondérance dès lors inattaquable, elle assumait toutes les responsabilités, et, lorsqu'il rentrait en son *home*, l'officier devait, en guise de détente, déposer à la porte toute velléité de commandement... Sans doute fût-il, à la longue, devenu réfractaire à cet état de choses, mais sa terrible épouse, alors que Suzanne n'avait que deux ans, fit une très grave maladie, et le docteur déclara qu'on devrait écarter d'elle, désormais,

toute contrariété ou émoi. le cœur demeurant très faible.

La principale intéressée s'en doutait, et, vraiment, elle abusa de la situation.

La fillette, cajolée ou repoussée, suivant les fluctuations d'une humeur fantasque, trouva près de son père la tendresse que réclamait son cœur aimant. Elle tenait de celui-ci une énergique volonté, une nature ouverte et vibrante. Du fait de sa mère elle avait acquis l'abnégation. Son intelligence précoce saisit de bonne heure l'inexorable nécessité qui leur incombait, à son père et à elle, de ménager la santé ébranlée du tyran familial, et cette obligation de s'oublier sans cesse en avait fait la plus délicieuse enfant qu'on pût imaginer.

Telle quelle, Suzanne était l'orgueil et la joie du colonel, la tacite consolatrice de toutes les misères journalières, qui avaient, en ce cœur d'homme délicat et bon, une répercussion d'autant plus violente qu'il s'efforçait d'en dérober à tous le secret.

Il ne pouvait, à cet égard, tromper Suzanne. Il ne pouvait davantage dissimuler à un autre cœur clairvoyant ses peines intimes : son frère, l'abbé Edelin, professeur à la *Schola cantorum*, avait, dès longtemps, mesuré, en dépit des apparences, la disproportion de ces deux âmes, et sa charité, seule, lui rendait supportable cette belle-sœur, semillante aux étrangers, et si dure aux siens ! L'influence du prêtre avait beaucoup aidé le colonel, dans l'éducation de Suzanne.

celle-ci avait une confiance illimitée en son oncle, si affectueux, et dont, par surcroît, elle admirait tant le savoir.

L'abbé Edelin connaissait, de longue date, Alain Dagueneil ; il estimait profondément le jeune homme, et les rêves d'avenir qui hantaient les intéressés avaient également élu domicile en son cerveau ; tout en les subordonnant à la volonté divine, il les tenait comme chose accomplie..., sauf toutefois le bon vouloir de son irascible belle-sœur. Alain ne serait jamais l'élu de son choix, et, bien que l'abbé fût d'avis qu'il fallait, au moins cette fois, faire abstraction de cette malveillante autorité pour réaliser le bonheur de Suzanne, il ne se dissimulait pas la somme de difficultés qu'il y aurait à surmonter pour en arriver là.

La question « vacances » demeurait donc en suspens, lorsqu'un mot de « tante Laure » vint heureusement dénouer la situation. Le message était à l'adresse particulière de la colonelle, ce qui en décuplait, sans contredit, la saveur.

Celle-ci, enchantée, se précipita chez son mari qui venait de rentrer :

— Pierre, dit-elle, voici ce que m'écrit cette bonne Laure :

Ma chère amie, je suis désolée de devoir reculer de quelques jours votre arrivée ici ; j'espère que cela ne fera de difficultés ni pour votre mari, ni pour le petit lieutenant, auquel je tiens expressément, et près duquel vous serez, s'il vous plaît, mon interprète...

C'est une circonstance très indépendante de ma volonté qui m'oblige à cette « incongruité » : il m'arrive, ce soir, toute une caravane ; c'est une invasion — presque indiscrete, je vous l'avoue tout bas : — les passagers d'un yacht, lequel, ayant eu quelques avaries, doit faire escale ici durant huit à dix jours.

J'ai, parmi ces « naufragés », de très vieux amis, et je n'ai pu me dispenser d'hospitaliser toute la bande... C'est donc un cas de force majeure que vous excuserez, n'est-ce pas ?

A bientôt. Je vous attends, et m'efforcerai de réparer, de mon mieux, cette anomalie...

Bien vôtre,

Laure EDELIN.

L'ombre d'un sourire flottait sur les lèvres du colonel ; l'allusion au « petit lieutenant » lui avait particulièrement plu, et l'heureux dénouement du conflit lui allait à merveille...

— Vous répondez à Laure ? s'informa-t-il.

— Immédiatement, mon ami, dit la colonelle, décidément de charmante humeur ; vous vous chargez de prévenir Daguenel ?... Je me demande pourquoi « elle » s'est entichée du lieutenant à ce point ?

Le sourire de Pierre Edelin s'accentua :

— Elle compte, peut-être, en faire son exécuteur testamentaire, fit-il, goguenard.

— Ce serait curieux, en vérité. Elle est originale, mais pas à ce point. Il est vrai que Daguenel y met de la bonne volonté... Cependant je ne puis croire à cette inconséquence ; elle ne nous déshériterait pas, nous, ses parents...

— Ses parents ! oh ! si peu !

— Voilà bien les hommes ! Vous vous désintéressez de tout...

— Avouez, Janine, que vous êtes illogique : Alain possède — comme moi, hélas ! — toutes les qualités... négatives, et les défauts inhérents à son sexe ; il n'a nullement l'idée de vous « souffler » l'héritage de cette pauvre Laure, et croyez bien qu'elle-même n'a pas le moindre désir de le passer à un successeur... A quelle date exacte fixez-vous le départ pour Rochebrune ?

— Voyons... Quinze jours pour lui laisser le temps de se remettre... Il est des gens qui ne doutent de rien vraiment : faire héberger toute une caravane !

— Bah ! Croyez-vous qu'au fond Laure n'en soit pas ravie ?

— Je ne sais comment elle peut y suffire... pécuniairement, s'entend.

Le colonel eut un geste las, comme lorsqu'il démêlait, dans la pensée de sa femme, la vénalité dont elle était saturée.

— Ma pauvre amie, Laure est libre de se ruiner, si bon lui semble...

— Évidemment, cela vous est égal ! Comme si vous pouviez fournir à Suzanne une confortable dot !

— Bah ! Suzanne s'inquiète fort peu de cela !

— C'est une enfant... et tellement taillée à votre image !

— Je ne le nie pas. Mais laissez-lui donc sa belle quiétude ! Ce sont bien les meilleures années de sa vie, allez !

M^{me} Edelin haussa dédaigneusement les épaules sans relever l'observation : elle déplorait tellement ce qu'elle nommait l'inertie de son mari et de sa fille ! Elle reprit sur le bureau la lettre de sa cousine, ce qui la rasséréna, et partit.

Le colonel soupira : l'incompréhension qui existait entre sa femme et lui le prenait toujours au dépourvu ; mais, sur sa physionomie expressive, un éclair de joie s'alluma : il entendait, le long du couloir, un pas leste, qu'il eût reconnu entre mille, et une voix joyeuse qui, toute proche, s'informait :

— Puis-je entrer, papa ?

— Question oiseuse, taquina-t-il : tu n'attends pas même la réponse pour pénétrer dans la place !

— Faut-il que je m'en aille, colonel ? dit-elle d'un ton contrit ; avouez que vous en seriez marri... Et moi donc !

Elle emprisonna dans ses bras la belle tête grisonnante, et déposa sur le front, si souvent chargé de soucis, un baiser sonore.

Ah ! combien il l'aimait, sa Suzanne, qui, selon l'expression de M^{me} Edelin, était sa vivante réplique.

— D'où viens-tu, chérie ? s'enquit-il.

— De ma leçon d'équitation.

— Parfait. Tu es, jusqu'ici, une piètre écuyère, ce qui n'est pas glorieux pour une fille et... future épouse de soldat !

— Quel diplomate tu ferais, papa !

— ???

— Tu dissimules le reproche sous un si attrayant correctif !

— Nous sommes de grands enfants, nous deux, ma Suzette... Cela t'est permis, mais non à moi. Suivant le vieux proverbe, que mon expérience reconnaît juste : De la coupe aux lèvres...

— Veux-tu bien te taire, méchant papa ! Dis-moi plutôt que tante Laure est délicieuse d'arranger si bien le programme embarrassant... Dans quinze jours ! Alain s'inquiétait ; quand vas-tu le faire prévenir ?

— Demain matin.

— Tu ne peux pas, ce soir, lui faire passer un mot ?

— Si... Ce que femme veut...

— Ah ! que tu es gentil ! Vois-tu, papa, il ne faut pas gaspiller une seule miette de bonheur, et Alain va jouir, une nuit de plus, de la belle perspective.

— Ou en rêver..., ce qui revient au même. Tu tiens donc tant que cela à ce voyage sur la Côte d'azur ?

— Que la Côte d'azur me pardonne, mais, si je l'admire sans réserve, comme il se doit, elle n'entre que pour une part infime dans mon contentement.

— Et ce contentement ?...

Suzanne cacha son front sur l'épaule paternelle :

— Tu en connais la source, papa chéri ; pos-

séder, bien à moi, durant quinze jours, tout ce que j'aime ici-bas, c'est une joie profonde..., si profonde que je ne puis la mesurer !

— Que Dieu la bénisse, cette joie, ma petite fille ! Pardonne à ton pauvre papa de l'assombrir parfois de son pessimisme... C'est qu'il se méfie des mauvais coups que la vie nous tient en réserve... 'Tu vois... je récidive ! Va, ma Suzette, il faut que je travaille pour préparer mes vacances..., nos vacances ! J'écris, avant tout, à Alain, sois tranquille !

Le nom magique ramena l'espoir qui s'écartait, surpris..., et la petite Suzanne, en s'éloignant, sourit à son tour à l'avenir..., son bel avenir !...

III

Outre son hôtel de la rue Villaret-de-Joyeuse, au quartier de l'Étoile, M^{me} Laure Edelin possédait, à Antibes, une grandiose propriété de Rochebrune, dont ses visiteurs rapportaient un souvenir émerveillé.

L'hospitalité y était large ; la maîtresse de céans s'était fait, à ce sujet, une réputation de princesse de légende qu'elle prisait au-dessus de tout.

Veuve, très consolée, sans enfants ni parents proches, elle eût facilement consenti à un nouveau mariage, mais son caractère étrange révé-

lait, à l'étude, une dose infime de sentimentalité ; et, pénétrée de la crainte d'être épousée pour sa fortune — l'*alter ego* ne s'étant pas présenté, — elle avait fait échouer toute velléité d'approche.

Le temps avait fui... « Tante Laure » n'avouait plus son âge, mais elle n'ignorait pas, pour son propre compte, que la cinquantaine était passée...

Parfois, quand M^{me} Edelin était seule, de lugubres idées la hantaient. Une religion, toute en façade, ne pouvait, logiquement, que laisser aller à la dérive la pauvre barque désemparée, aussi n'avait-elle plus qu'un objectif : s'étourdir !

La société la plus hétéroclite lui formait, à Rochebrune, une cour sans cesse renouvelée, et ses salons de la rue Villaret-de-Joyeuse hospitalisaient, sans distinction, les plus disparates personnalités ; il en résultait, parmi ses relations, une transposition regrettable, et le colonel Edelin ne tolérait plus ces rapports familiaux qu'en raison de la sympathie que sa cousine manifestait à Suzanne et Alain.

Le séjour à Antibes lui était une formidable corvée, à laquelle la joie de ses chers enfants pouvait, seule, apporter une compensation.

Ils sont là depuis trois jours, et les préventions du colonel Edelin font place, en ce moment, à la plus sincère admiration pour un spectacle dont il ne se blase jamais.

Sa cousine Laure lui réserve, à chacun de ses

séjours, un appartement — chambre et bureau — qui a toutes ses prédilections ; il lui sait gré de cette attention. La villa, bordée au nord d'un bel étang où elle se mire, enfouit, au midi, sa pittoresque façade dans l'ombre délicieuse des grands arbres du parc.

Le parc de Rochebrune, aux allées grandioses et aux capricieux labyrinthes, a une juste réputation de beauté. Le bureau du colonel s'oriente au nord ; entre la paix de cet horizon et l'entrain du côté sud où papillonne une jeunesse exubérante, son hôte a le choix, ce qui explique que celui-ci délaisse volontiers sa chambre pour le balcon qui domine l'étang.

Il s'y accoude en ce moment. Le monotone glouglou de la vanne lui parvient en sourdine et berce son rêve... L'humeur de sa femme est au beau fixe, elle est là dans son élément ! Il y a donc trêve... Pierre Édelin aspire, à pleins poumons, l'air tiède et parfumé venu de tous les alentours ; il écoute, au loin, le chant berceur des vagues ; il se grise de l'exquise sérénité qui le baigne et lui apporte une détente morale si appréciable !...

Il sourit au souvenir d'une boutade de tout à l'heure : à Suzanne, qui voulait l'entraîner dans le parc, il a répondu, en montrant les jolies sarcelles, vêtues de reflets changeants, qui sillonnent le lac en miniature :

— Vois-tu, Suzette, entre les volatiles de l'étang et les « perruches » de ton parc, je n'hésite pas : laisse-moi ici.

La chérie est partie en protestant, mais elle sait si bien qu'elle n'est pas classée, par lui, dans la catégorie des « perruches » !

Elle aussi est joyeuse, mais joyeuse à sa manière grave et réfléchie... « Pauvre petite, se dit le colonel, elle est préparée aux vicissitudes... J'espère que cet apprentissage suffira ; elle n'aura plus qu'à ouvrir la porte au bonheur... s'il vient ! Il viendra... Pourquoi suis-je harcelé de ces obsédantes craintes ? »

Un désir subit de revoir l'objet de sa sollicitude le transporte à la large fenêtre de sa chambre où s'encadrent le perron, la pelouse, et, à l'arrière-plan, la perspective des allées couvertes. Voyons, quel coin de ce beau parc recèle ses deux petits ? Car Suzanne est accompagnée d'Alain, son chevalier. Il ne la délaisse, parfois, que pour éviter d'attirer, sur elle, une malveillante attention. Les faveurs de ce bel officier sont cotées très haut, ce qui amuse M^{me} Laure et fait sourire de pitié M^{me} Pierre Edelin.

Les deux jeunes gens s'entendent à demimot, et Suzanne rosit de plaisir lorsque Alain lui glisse à l'oreille : « Mon colonel nous attend chez lui... »

Oh ! la bonne, l'exquise alliance que Suzanne a baptisée la « triplice »... La « triplice » s'accorde à merveille ; elle déjoue tous les espionnages et tous les complots ; elle fait fi des papotages, des railleries, des médisances voilées ou non, de l'odieuse calomnie..., papillons maudits

qui voltigent de bouche à oreille. Le colonel, n'apercevant pas ceux qu'il cherche, revient à son poste aquatique. Les groupes élégants, disséminés çà et là, n'ont pas un instant retenu son attention..., pas plus que la conversation suggestive qui, sans discrétion, monte du perron jusque chez lui...

Elles sont fort au courant des « us » de Rochebrune, les deux « amies » et contemporaines de M^{me} Laure, nonchalamment bercées en leur rocking-chair, le face-à-main braqué vers ceux qui défilent là-bas, comme sur un écran...

Leur attention se fixe, en ce moment, sur une jolie enfant — dix-sept ans à peine — qui semble, autour d'elle, chercher quelqu'un.

— Elle promet, la petite Colette, suggère l'une des deux observatrices ; ne lui trouvez-vous pas une étrange ressemblance avec Suzanne Edelin ? Mêmes yeux, marron foncé, étincelants parfois, caressants et doux à l'ordinaire..., même carnation mate, même allure, et..., tenez..., presque les mêmes gestes.

— Cela s'explique, elles sont cousines ; le père de Colette était le frère du colonel Edelin.

— Je sais... La mort d'Arthur Edelin a porté, à la pauvre enfant, un grave préjudice... Sa mère se ruine, ma chère, et si la petite n'est pas mariée d'ici trois ans... !

— Mariée ! Quand la dot est mince, la beauté n'étant qu'un accessoire inutile et parfois coûteux, les admirateurs s'en tiennent à leur appréciation.

— Comment cette femme, si largement pourvue, a-t-elle pu en arriver là? Ce n'est ni son train de maison, plutôt mesquin, ni leur toilette, à elle et sa fille,... car, regardez celle-ci, elle serait fagotée sans son élégance innée...

— La roulette de Monte-Carlo a absorbé des revenus autrement considérables que ceux de M^{mo} Arthur Edelin!

— Heureusement que « tante Laure » réparera les brèches!

— Ne vous y fiez pas. Je sais, de source certaine, que celle-ci réprouve les faits et gestes de sa cousine. Si elle est reçue ici, c'est grâce à Colette.

— Cette petite est sympathique...

— La mère de Suzanne ne semble pas partager votre avis.

— Oh! celle-là, tout ce qui frôle M^{me} Laure lui devient suspect... Pour le moment, elle est radieuse : la voici accrochée à cette pauvre Laure qui l'envoie à tous les diables, je le vois à sa tête. Suzanne, qui venait d'être faite prisonnière, en profite pour s'évader ; nous avons, ici, un amusant poste d'observation.

La conteuse eut, soudain, un éclat de rire irrésistible :

— Ah! ma chère, j'ai déchaîné hier — un peu méchamment, je l'avoue, — une tempête formidable, en demandant à la colonelle quand elle fiancerait sa Suzanne au bel officier qui n'a d'yeux que pour elle!... Si les pauvres jeunes gens attendent le consentement de M^m Pierre,

ils peuvent emmagasiner de la patience... Elle m'a décoché un « jamais ! » qui a dû ébranler les fondations de Rochebrune...

Un couple passa, accaparant, à son tour, la chronique, et le *talkie* changea de pellicule...

La petite Colette, revenue sur ses pas, cherchait toujours ; mais elle venait de trouver, car son visage s'éclaira, ce qui la rendit étonnamment semblable à Suzanne, les bavardes n'avaient pas exagéré.

La ressemblance était d'autant plus frappante qu'elles étaient, maintenant, face à face.

— Oh ! que tu es jolie, ma Suzette, dit l'enfant avec une conviction profonde ; tu as du soleil plein les yeux !

— Si le bonheur a la faculté d'embellir, chérie, tout ce que je possède de beauté est, en ce moment, à l'étalage ; mais celle-ci est une indiscrète ; d'autres, moins indulgents que toi, s'en sont, sans doute, aperçus...

Un nuage passa, la durée d'une seconde, au fond des grands yeux marron :

— Hier soir, maman m'a présentée à un vicomte de Néral, que je rencontrais pour la première fois..., et j'ai deviné qu'il y avait eu escarmouche, avec quelque invitée, à propos d'Alain... Mais je secoue cette crainte ; au fond, maman ne veut que mon bonheur.

— Evidemment, dit Colette encourageante, mais beaucoup moins convaincue que sa cousine.

— ... Et, comme elle paraît contente, j'écarte la maussade inquiétude. Ne sois pas surprise si

tu ne m'aperçois pas au *five-o'clock* : je vais profiter de cette heure, sur le conseil de papa, accaparé d'autre part, pour retrouver Alain dans la palmeraie où ne se fourvoient guère les jolies robes d'après-midi. Le lieutenant me fait demander audience...

— C'est grave, sourit Colette, et... je devine, chérie. Ah ! combien je serai heureuse de votre bonheur à tous les deux !

— C'est pourquoi je t'en confie les prémices ; tu es ma seule confidente, petite sœur. Quelle joie inattendue de t'avoir vue débarquer ici hier !

A l'encontre de celui de Suzanne, le visage de l'enfant refléta une souffrance que sa cousine perçut instantanément.

— Nous venons de Monte-Carlo... Peux-tu me donner quelques instants, Suzette?... Nous irons où tu voudras, loin des regards scrutateurs qui me gênent. Tous ces gens semblent toujours à l'affût d'une proie à atteindre...

Suzanne serra la petite main qui, spontanément, se tendait vers elle, et la passa sous son bras :

— Viens, ma Colette, murmura-t-elle, infiniment émue ; je sais un petit refuge où nous serons à merveille.

Les deux jeunes filles gagnèrent une « pergola » aux couleurs chatoyantes, aux parfums délicats et subtils, aux rideaux de verdure impénétrables ; et tant de splendeur printanière

éclatait en ce joli retraits que c'était là une flagrante anomalie d'y voir pénétrer des soucis humains.

— Pour moi, dit Colette, sans préambule, la joie de venir à Rochebrune se résumait toute en cet espoir : te revoir ! A toi seule je puis tout dire, tu le sais. Et je suis si inquiète ! Ma pauvre maman a dû perdre beaucoup d'argent à Monte-Carlo, car elle est rentrée, avant-hier, à l'hôtel dans un état indescriptible. L'argent, je m'en consolerais, mais cela rend maman malade... Elle s'épuise. Depuis quinze jours que nous étions là, je la suppliais de ne plus jouer... Chaque soir, elle me quittait avec des promesses formelles... pour le lendemain. « Vois-tu, ma petite fille, c'est pour toi, me dit-elle, pour assurer ton avenir ! » Ah ! l'avenir ! Combien je lui préférerais un présent, médiocre s'il le fallait, mais dégagé de ces angoisses journalières qui tuent maman et me rendent si malheureuse, par contre-coup !

Il y avait quelque chose de si navrant dans cette plainte d'enfant que Suzanne en fut bouleversée.

La conformité morale des deux cousines était plus accentuée encore que leur ressemblance physique. Il y avait, entre elles, une affinité incontestable de race et de caractère. Formées, l'une et l'autre, à la rude école de l'épreuve, elles y avaient acquis ce charme incomparable qui les différenciait totalement des « perruches » honnies du colonel.

Elles s'aimaient chèrement, et, à cette heure, Suzanne se reprochait les velléités de révolte qui bouillonnaient parfois dans son cerveau, lorsque la paix était troublée autour d'elle ; il lui était si pénible de juger sa mère ! Qu'était sa peine, pourtant, en regard de celle de cette pauvre petite, si moralement abandonnée !

Elle l'entoura de ses bras, comme pour lui assurer une protection effective, et Colette, en ce cher abri, pleura sans contrainte ; elle avait tellement besoin de cette détente !

— Ah ! dit-elle soudain, se reprochant déjà ce laisser-aller auquel elle n'était point accoutumée, chérie, je gâte tout ton plaisir !

— Non, ma Colette, assura Suzanne avec une exquise délicatesse, tu lui enlèves, peut-être, ce qu'il aurait de superficiel, il y gagne en profondeur ; nous nous aimons tant, Alain et moi ! Et ne crains pas : tant que nous serons là, tu ne seras pas seule !

— Je le sais et cette assurance est si consolante ! Maman voulait que je rentre au couvent, à Angers, durant son séjour ici, mais j'ai tenu à l'accompagner. J'ai l'intuition que je la garde de dangers... ou d'imprudences plus graves...

Avec tact, Colette choisissait ses mots ; elle aimait sa mère de toute son âme, malgré des travers que les autres évaluaient sans indulgence, mais que son inexpérience et son affection parvenaient à atténuer. Elle jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre :

— Il va être cinq heures, Suzette, je rentre ; je crains que maman ne me cherche... et il ne faut pas faire attendre Alain, acheva-t-elle dans un sourire caressant où tremblait encore une larme. A bientôt !

Elles se séparèrent, et Suzanne se hâta vers celui qui, déjà, l'attendait sans doute. La brise agitait, en tous sens, comme des parasols géants, les larges feuilles des palmiers ; l'avenue s'éclairait de jeux de lumière qui mettaient, autour de la jeune fille, toute une gamme d'harmonieuses clartés : c'était une féerie !... Elle goûtait, intensivement, les beautés environnantes, et il lui plaisait que cette heure décisive de sa vie fût entourée de ces splendeurs. Tout était, en ce beau jour, à l'unisson de sa joie !... Tout ? Non, puisque cette pauvre petite Colette avait ce chagrin..., ce lourd fardeau de toutes les heures... Comment pouvait-elle, si jeune, en porter le poids?... Quelle catastrophe mettrait fin à cet état de choses ?

Absorbée par cette idée, Suzanne allait sans contrôle :

— Eh bien, ma Suzette, clama une voix joyeuse toute proche, je te contemple depuis quelques instants ; j'espère que ce n'est pas mon humble personne qui occupe ta pensée... J'en serais marri !

La vision s'effondra comme un château de cartes.

— Ah ! mon pauvre ami, dit Suzanne en riant franchement, me voici obligée d'avouer

que je t'avais complètement perdu de vue. Je quitte Colette...

— Alors, je comprends ; mais nous allons feuilleter plus tard ce navrant chapitre..., j'ai tant besoin de ton regard radieux pour aborder une question qui me tient à cœur par-dessus tout ; tu devines laquelle ?

— Je m'en doute.

— Mon colonel m'a enfin autorisé à te demander si tu veux être mienne, ma Suzanne ! Depuis si longtemps j'attendais cette heure !...

— Moi aussi, avoua simplement la jeune fille... Si je veux, Alain !... Le bonheur ne m'est jamais apparu que sous tes traits, tu le sais bien ! Aussi loin qu'atteigne mon souvenir, je te revois, aimant, l'évoué, compréhensif, autour de la fillette, parfois désemparée, que j'étais... Aujourd'hui, si mon acquiescement peut payer une part de ma dette...

Il protesta vivement :

— Oh ! chérie..., une dette ! Rétracte ce vilain mot !...

— Je ne le rétracte pas, je vais seulement le vêtir d'un charme : mon Alain, je t'aime de toute mon âme !

Il y avait, dans ce chaste aveu, tant de joie profonde qu'Alain Daguencel goûta, en ce moment, la plus parfaite béatitude qu'il eût pu concevoir. Ce ne fut pas long... Le pauvre cœur humain a de subtils détours, et il s'obstine à chercher l'ombre lorsque la route s'illumine...

— Suzette, il y a un « mais », sans cela ce se-

rait trop beau, et, en m'autorisant à te parler, ton père, « notre père » a voulu que je te dise sa décision...

Le lieutenant essaya de plaisanter :

— Je soupçonne mon colonel d'avoir préféré me passer la corvée que de l'endosser lui-même.

— Qu'y a-t-il ? ami, tu m'effraies...

— Il faut que je m'éloigne pour un temps, ma Suzanne..., pour un long temps..., et si loin !

La jeune fille le regarda, effarée :

— Partir ! Alain, mais pourquoi ?

— Tu sais que je suis à peu près pauvre ; il faudrait au moins que j'arrive à être capitaine, et je n'aurai un avancement prompt qu'aux colonies... Ton père préconise le Cameroun, où il connaît particulièrement l'un des officiers supérieurs...

— Au Cameroun ! C'est impossible ; papa a voulu nous éprouver.

— C'est une épreuve pour nous deux, oui ; mais elle n'est pas imputable à mon colonel...

Il hésita une seconde, et ce fut Suzanne, attristée, qui compléta sa pensée :

— Mon pauvre Alain, maman acceptera difficilement l'idée de notre mariage, c'est pourquoi papa désire, dans son jeu, quelques atouts de plus.

— Je t'avoue que je me suis, tout d'abord, révolté : deux ans au Cameroun !...

— Deux ans ! répéta un écho lamentable.

— Après quoi le colonel se charge de me rapatrier ; peu à peu, l'idée s'est implantée en

mon cerveau ; vois-tu le riche sujet de roman que je trouverais là-bas, chérie ! Je rapporterais peut-être la gloire, avec mes galons de capitaine... La gloire ! En voilà, une jolie couronne à t'offrir ! Nous sommes jeunes, tous deux, conclut-il, encourageant..., mais la note était fausse : il eût voulu écarter, de celle qu'il aimait, toutes les ronces du chemin, et elles se dressaient, menaçantes, devant leur pauvre bonheur !

Il se ressaisit cependant et se fit, tendrement, persuasif :

— Chérie, nous serons vaillants, nous deux, pour ne pas affliger ton pauvre père ; il a tant besoin de notre joie ! Il me l'avouait si délicatement ce matin encore ! Tu lui diras, ce soir, ton acquiescement complet à ses vues, n'est-ce pas, ma bien-aimée ? Il donnerait sa vie pour t'épargner une peine..., et moi, donc !... Moi qui ai tant souffert, parfois, de mon impuissance !

Les mots chers pénétraient Suzanne jusqu'à l'âme ; ils s'y groupaient, comme les futurs défenseurs d'une citadelle menacée, et, déjà, leur puissance agissait, car sa belle vaillance reprenait l'offensive... Ah ! comme Alain la connaissait, sa petite amie ! Il suivait, avec la plus parfaite divination, les péripéties de la lutte, et, lorsqu'il la sentit terminée, il avoua :

— Tu viens de me donner une belle leçon, ma Suzette ; maintenant je suis sûr que mon colonel sera content, il n'aura pas vu pleurer sa petite...

— Oh ! mon Alain, que tu es bon ! murmura Suzanne en se jetant dans les bras qui lui étaient tendus.

Il mit un baiser sur le beau front blanc :

— Chérie, dit-il, quoi qu'il advienne, je suis à toi pour jamais !...

Le bruissement léger des vagues montantes ajoutait au charme de l'heure, et, désirant prolonger la douce trêve, les deux jeunes gens s'éloignèrent jusqu'au promontoire, tout proche, d'où l'horizon était merveilleux.

Venues d'un lointain clocher, les premières notes de l'Angélus du soir s'envolaient, harmonieuses, dans l'azur. La mer aux reflets moirés étalait maintenant sous leurs yeux ses richesses éphémères : nacre et perles, échappées d'un mystérieux écriu, bondissaient sur la plage.

Dans ce trésor, sans cesse renouvelé, le rose s'accentuait maintenant, car, déjà, le soleil déclinait à l'horizon.

— Ma Suzanne, murmura l'officier, qu'il est beau, notre soir de fiançailles !

Des larmes de bonheur, cette fois, voilèrent un instant les yeux de la jeune fille ; leurs âmes communiaient aux mêmes émotions, et, à cette heure, elles étaient transportées au delà des contingences humaines.

— Oui, mon aimé, c'est beau, dit avec ferveur la petite fiancée. Que Dieu bénisse et préserve notre bonheur !... Allons, ajouta-t-elle à regret, il nous faut repartir !

Alain protesta malgré lui :

— Oh ! déjà !

Mais ce fut, cette fois, une petite main ferme
qui l'entraîna :

— Papa nous attend, je suis sûre !

— C'est juste.

.

Et vers la vie et ses devoirs, parfois onéreux,
ils redescendirent...

IV

Alain va partir... A l'« ennemi » qui s'en va, la colonelle a fait « patte de velours » : l'invitation à dîner, qui, hier, a ravi le lieutenant, est émanée d'un bon mouvement de son antagoniste. Elle s'est même montrée, toute la soirée, d'humeur charmante ; il est vrai qu'elle a en perspective, tout à l'heure, une réception où le « Tout-Paris » élégant se donne rendez-vous. Sa robe est particulièrement réussie... et, enfin, Alain s'éloigne. Tout concorde donc, aujourd'hui, à faire, de M^{me} Pierre Edelin, une très conciliante personne ; c'est ainsi que Suzanne a obtenu la faveur de rester à la maison.

Ah ! la vision de cette réception, presque à l'heure du départ d'Alain — puisqu'il s'en va demain matin, à l'aube, — l'a-t-elle assez rendue malheureuse toute la semaine ! Le colonel

a formellement décliné l'acceptation pour son propre compte, et il a réussi à faire comprendre à sa femme ce qu'aurait d'inconvenant à l'égard de son ami d'enfance, et pour ce dernier soir, l'abstention de Suzanne.

« Ami d'enfance » ; cette inoffensive désignation a eu raison des dernières hésitations de M^{me} Edelin : en vérité, Dagueneil n'est et ne sera jamais que « cela » pour sa fille, elle y veillera ; il part, c'est un fait acquis, et... les absents n'ont-ils pas toujours tort ! Deux ans ! Dans deux ans, foi de Janine Edelin, Suzanne sera mariée !...

Le dîner venait de finir. La colonelle s'agitait inconsciemment, son talon Louis XV martelait le tapis en un geste familier qui dénotait, pour les initiés, un accès de sa terrible et irrésistible volonté.

La petite fiancée eut, sans doute, l'intuition du sujet qui occupait la pensée de sa mère, car la flamme des beaux yeux marron s'éteignit une seconde, en même temps qu'un soupir, perceptible pour Alain seulement, s'échappait de ses lèvres...

L'ordonnance du colonel ouvrit la porte du salon et annonça la voiture ; M^{me} Edelin se leva, rayonnante, cette fois.

— Mon cher Alain, dit-elle, je suis désolée de devoir vous fausser compagnie, mais je ne pouvais absolument pas esquiver la réception d'aujourd'hui.

— Je le comprends fort bien, Madame, et

vous remercie de vous priver, en ma faveur, du colonel et de Suzanne ; il se passera un si long temps avant que je revienne !

— Bah ! A votre âge, deux ans comptent à peine. Alors, adieu... Vous partez à quelle heure ?

— Quatre heures, demain matin.

— Donc, ne veillez pas trop tard. Soyez sur vos gardes, le colonel ne sait jamais l'heure !

— J'y veillerai, Madame, soyez sûre.

Elle tendit à Alain sa main surchargée de bagues ; celui-ci la baisa correctement, sans qu'une fibre de son cœur fût émue, ou, du moins, le seul émoi qu'il éprouvât tenait, — et il s'en faisait reproche, — à un sentiment de délivrance.

Impatiente de partir, elle embrassa distraitemment sa fille ; eut, à distance, un bonsoir hâtif pour son époux, et « l'âme du foyer » s'en-vola prestement à la rencontre du plaisir.

Quel farfadet avait donc murmuré à l'oreille du bon abbé Edelin qu'il n'allait plus trouver, rue de Lisbonne, que la « Triplice », c'est-à-dire ses seuls amis?... Le taxi qui l'amenait avait dû croiser, dans la rue, le coupé de sa belle-sœur, car à peine le frou-frou de la sortie de bal était-il éteint dans l'antichambre que le pas familier de l'hôte intime, et très aimé, y retentissait :

— Parrain ! dit Suzanne.

Devant l'abbé, elle ouvrit, plaisamment, la porte à deux battants.

— Bon, bon, pas tant de fracas, ma petite fille, ce n'est que moi !

— C'est tout, corrigea-t-elle affectueusement.

L'arrivant échangea, avec le lieutenant, un coup d'œil complice.

— Alain est venu tantôt me faire ses adieux, et, me trouvant libre ce soir, sachant que je le rencontrerais ici, je lui rends sa visite.

Les mains se tendirent à la ronde, et le colonel, visiblement heureux, avança un siège à son frère.

— Permission de minuit ? questionna-t-il en riant.

— Il ne faut pas abuser des meilleures choses, mon ami ; de cette permission-là, je n'ai même jamais usé ; simplement jouissons un peu de cette halte.

— Sois le bienvenu, Jean ; ta place est, ce soir, toute marquée là, et nos chers enfants vont se séparer moins tristement.

— Pas tristement le moins du monde, j'y compte bien ; voyons, quand Dieu mène la barque, même si elle tire quelques bordées, qu'y a-t-il à craindre ?

— Ne seraient-ce que les affreuses nausées du mal de mer, parrain !

— Voilà, tout au plus, un inconvénient ; il disparaît au port de débarquement.

— Nous n'en sommes, hélas ! qu'au départ. Deux ans ! Imaginez donc tout ce qu'il peut arriver dans tant et tant de jours !

L'abbé sourit pour atténuer le reproche :

— Tu me procures, ce soir, l'occasion d'un acte parfait d'humilité ; moi qui me flattais d'avoir fait de toi une femme forte ! Où en serions-nous, mon enfant, s'il nous fallait prévoir toutes les calamités qui guettent, heure par heure, notre pauvre humanité ! Ne demandons à la vie que ce qu'elle peut nous donner, mais sachons à propos saisir le bonheur qui passe.

Alain intervint :

— Avouez qu'il boude ce soir, oncle Jean !

Il donnait volontiers ce titre d'oncle à l'abbé Edelin qui l'en avait prié.

— Toi aussi ! Voyons, examinons les bons côtés de la situation, en faisant courageusement abstraction de ce qu'elle a de désagréable...

— Je sais que la peine est surtout pour Suzanne ; moi, je retrouverai, là-bas, la tâche de chaque jour, et, en guise de délassement, cette œuvre en perspective... qui a, déjà, pris corps en mon imagination.

— Bon... Donc, je ne suis pas inquiet pour toi ; quant à Suzanne, elle paiera son bonheur futur d'un peu de patience préalable et d'un acquiescement joyeux aux directives divines. Est-ce dit ?

— C'est dit, parrain, affirma vivement la jeune fille. Mais pour écarter toute équivoque, je veux vous signaler un point en litige : papa trouve préférable que, durant ces deux ans, Alain se tienne coi et ne donne signe de vie

qu'en cas de nécessité absolue. Or, deux ans ! Sans un mot !...

— Je t'ai expliqué la situation, Suzette ; le Cameroun est encore, ou peu s'en faut, à l'état sauvage ; il y a mille et une difficultés de correspondance avec un officier qui, à toute heure, peut être expédié çà ou là, dans la brousse, pour d'interminables randonnées. Or, ce sera le cas d'appliquer le proverbe : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles » ; attendre une réponse, qui, deux fois sur trois, ne parviendrait pas, est crucifiant, et donnerait corps à des inquiétudes continuelles, alors que l'espoir est fait pour éclairer les heures tristes...

— Voilà qui est sagement résolu, mes petits, puisqu'il reste entendu qu'en cas d'événement grave, de part et d'autre, l'abstention est levée.

Alain n'ignorait pas que cette mesure était prise surtout en vue de la colonelle, dont il fallait endormir la méfiance ; le père de Suzanne le lui avait discrètement laissé entendre et, bien qu'à regret, il s'était soumis ; mais Suzanne se résignait moins facilement, et, ce soir, son visage révélait, malgré elle, une détresse inaccoutumée ; ceux qui l'aimaient s'en rendaient compte...

— Si nous écartions cet indésirable sujet ? proposa l'abbé. Pour une fois que je vais dans le monde, faisons donc une parodie complète de ce qui s'y passe. Je parie que tu délaisses ton orgue, ma filleule ?

— Un peu, avoua celle-ci.

— Je voudrais savoir si mon élève ne gâche pas le talent que Dieu lui a si magnifiquement départi. Alain, je suis sûr, goûterait un peu de musique ; veux-tu nous faire ce plaisir, ma petite fille ?

Suzanne hésita une seconde, mais elle lut un ardent désir dans les regards émus convergés vers elle ; pour son cœur aimant, c'était un ordre... Elle se dirigea sans protester vers le bel orgue qui avait eu quelque peine à se laisser admettre en un coin du salon... C'était un cadeau de son parrain, ravi des dispositions de la jeune fille pour la musique sacrée...

Elle interprétait l'orgue avec un art consommé, et, quand elle y mêlait sa voix harmonieuse et vibrante, c'était un régal de l'entendre.

Que pouvait-elle jouer et chanter ce soir ? Quelque chose dont Alain emporterait l'écho à travers la brousse africaine... Quelque chose qui leur serait comme un mot d'ordre..., un trait d'union...

Elle préluda, et la belle prière de l'abbé Perreyve s'épandit autour d'elle en une ardente et pathétique supplication :

Vierge sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre...

Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de cette vie...

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés...

Ayez pitié de l'isolement du cœur...
Ayez pitié de la faiblesse de notre foi...
Ayez pitié des objets de notre tendresse...
Donnez à tous l'espérance et la paix !

La jeune fille se tut et quitta l'orgue, comme si, après cet élan de foi, aucun sujet ne pouvait plus être interprété.

L'émoi de Suzanne gagnait ses auditeurs émerveillés, mais l'abbé Edelin orienta la conversation vers cette Afrique qui allait bientôt leur ravir celui que tous, ici, considéraient comme leur.

Le prêtre était un érudit, aux aperçus profonds, à la conversation facile et attachante..., aussi le temps fuyait, sans crier gare, sauf pour Suzanne dont le cœur s'étreignait, ce soir, d'une inexprimable crainte. Alain, de temps en temps, lui souriait ; il connaissait sa petite amie, et le pli qui barrait son front ne lui disait rien qui vaille. Ah ! s'il avait pu porter seul le poids de la séparation !

L'impitoyable cartel du salon égrena ses onze coups, et l'abbé sursauta :

— Alain, veux-tu bien déguerpir, mon ami, et il est grand temps que moi-même...

Mais oui, c'était l'heure !...

Le colonel regarda sa pauvre petite :

— Allons, va reconduire ton fiancé, ma Suzette ; il nous trouvera, demain matin, l'abbé et moi, sur le quai.

— Ah ! que vous êtes bons ! Merci !

L'officier enveloppa d'un regard circulaire le

tableau familial... Partir !... Était-ce le cœur de Suzanne qui communiquait au sien cette angoisse?... Mais il devait être courageux, ne fût-ce que pour sa chérie...

Ils étaient seuls, dans l'antichambre.

— Ah ! dit-il, je voudrais t'épargner toute peine et je sens trop ce soir mon impuissance...

Il essaya de sourire.

— Pourtant, les gens graves s'accordent pour nous dire que deux ans, c'est court !

— Aussi ce n'est pas ce laps de temps qui m'épouvante, mais une chose horrible... que je ne puis te définir..., comme si, mon Alain, tu devais ne revenir jamais !

— Ton imagination est surexcitée à cette heure, ma Suzette... Demain, tu te reprendras...

Elle hocha tristement la tête.

— Et puis il y a maman, absolument hostile à notre mariage, tu le sais bien ! Je ne lui résiste jamais..., c'est impossible, conclut-elle, découragée.

— Pour le reste, je le conçois, mais tu défendras l'avenir..., notre bel avenir, Suzanne chérie, et ton père s'y emploiera, tu peux m'en croire. Là-bas je travaillerai tant que j'arriverai à te conquérir « de haute lutte » ! ni plus ni moins qu'un blockhaus formidable !...

La gaieté qu'il affectait près de sa petite amie était plus navrante qu'une plainte, elle connaissait si bien son cher lieutenant !

Il l'enveloppa de ses bras, comme pour une prise de possession :

— Chérie, dit-il, grave cette fois, ne prolongeons pas cette agonie ; adieu !

Elle lui tendit son front qu'il baisa.

— Mon bien-aimé, dit-elle avec ferveur, oui..., à Dieu !

L'abbé, accompagné de son frère, sortait du salon ; il prit le bras d'Alain :

— Mon petit soldat, je t'enlève, viens !...

Sans bruit, lentement, comme à regret, l'ascenseur s'ébranla et descendit...

V

Trois mois déjà qu'Alain est parti, et Suzanne, qui trouve le temps terriblement long, s'étonne encore d'être soumise aux mêmes obligations mondaines, de devoir reprendre le collier quotidien comme si rien d'anormal ne s'était passé dans sa vie.

Son âme, demeurée très jeune, en dépit — ou peut-être à cause — d'une formation plutôt sévère, ne peut concevoir cette sorte de duplicité, qui, sans nécessité, oblige à prodiguer des sourires au dédain des indifférents... et surtout à l'avidité des curieux.

Pour ne pas faire naître un reproche de sa mère, surtout pour éviter à son père le contre-coup de sa propre peine, elle a repris, apparemment du moins, sa gaîté.

Le colonel ne s'y trompe pas, et il déplore que les journées de « sa petite » soient absorbées par des nullités ne laissant pour salaire, aux natures élevées, qu'un vide déprimant.

Ah ! les bonnes soirées de détente quand il y a « relâche » ! M^{me} Lédelin, dans ce cas, reste rarement au salon ; elle s'y ennuit et l'avoue volontiers, malgré les louables efforts de sa fille pour lui rendre intéressantes ces heures aux joies délicates... Mais, alors, le nom d'Alain semble enseveli dans le plus profond oubli, ce qui donne à la colonelle la conviction que ce beau feu s'éteint faute d'aliment... Si elle savait écouter, que de bribes de confidences, restées accrochées aux lambris, lui révéleraient l'intensité de ce sentiment jugé négligeable ! Que de chevauchées au désert à la suite du cher soldat !

Une déception, il est vrai, a dû marquer là-bas l'arrivée d'Alain : l'ami du colonel, promu général de division, vient de quitter le Cameroun ; le jeune homme s'y trouve donc moralement isolé, mais, bah ! il s'y accoutumera... et l'optimisme de son père a rassuré Suzanne...

La grande joie de la jeune fille est, aux heures matinales, une promenade équestre presque quotidienne, en compagnie de son cher cicerone, dans les allées quasi désertes du Bois. Elle est devenue, de l'avis du colonel, une passable écuyère, et plus d'un regard charmé enveloppe, à leur passage, les deux cavaliers...

Pourquoi donc, ce soir, un souvenir obsédant empêche-t-il Suzanne de trouver le som-

meil? Depuis plusieurs jours, à peu près au même endroit, ils croisent un officier qui les salue correctement, fait caracoler avec prétention un cheval magnifique, et s'éloigne après un coup d'œil chargé d'une discrète admiration.

— Connais-tu cet artilleur, papa? s'est-elle enquis.

Le colonel a dessiné un geste vague d'ignorance en avouant :

— Non, ma foi... Et pourtant il me semble l'avoir vu déjà, où?... je n'en sais rien.

Suzanne a la même impression, et l'insistance de la rencontre lui donne une sorte de malaise.

En pareil cas, l'imagination s'obstine et recherche âprement le souvenir qui se déroce...

Où donc a-t-elle rencontré cet inconnu?... Dans quel salon?... ou quel site? Des sites!... Parmi ceux qu'elle évoque, l'un se détache et prend le pas sur les autres ; il est d'une prestigieuse beauté : Antibes!... Rochebrune..., le plus cher de tous! Elle y revoit nettement son beau soir de fiançailles, et sur ce tableau de lumière se pose, comme une tache, la silhouette d'un intrus : le vicomte de Néral!... C'est lui!...

Une angoisse irraisonnée étreint la petite fiancée, comme si cet inconnu pouvait lui ravir sa chère joie!... Elle se gourmande : « Suis-je sotte! Demain, je conterai à papa ma découverte, en lui avouant que sa fille devient ridiculement impressionnable. Voyons, je vais chasser tout cela, il faut que je dorme... »

Elle écarte d'un coup d'aile les inquiétantes réalités, elle s'endort du sommeil confiant de l'enfant qui se sait protégé.

... Elle rentrait de Saint-Augustin — il était huit heures à peine — et pénétrait dans la salle à manger où l'attendait son petit déjeuner lorsque la femme de chambre l'y rejoignit :

— Mademoiselle voudrait-elle aller immédiatement chez Monsieur?... Madame y est déjà, il y a un télégramme.

Un télégramme !... Suzanne bondit. Alain !... Mon Dieu !

Elle n'avait pas achevé cet instinctif appel que déjà sa main frémissante ouvrait la porte. Son visage décomposé révéla au colonel la terreur qui la poignait. Vite, il jeta :

— La mère de Colette est morte ! Celle-ci nous appelle !

— Ah ! dit l'enfant, déchargée d'un poids immense, mais vite elle se reprocha l'égoïste soulagement : sa petite cousine devait être si malheureuse !

Déjà, la colonelle dictait « ses décisions » :

— T'on père va partir, c'est tout indiqué ; malheureusement, ma santé ne va pas de pair avec ces émotions, c'est pourquoi je reste. D'autre part, il faut que je m'occupe activement du deuil, tu resteras donc avec moi...

— Oh ! maman, protesta Suzanne, Colette nous attend, j'aurais voulu aller...

— Non, trancha sa mère.

— Cependant, mon amie, la présence de Su-

zanne serait très indiquée près de la petite...

— Vous allez, naturellement, devenir le tuteur de celle-là, encore...

Cet « encore » froissa le colonel, qui parvint pourtant à se ressaisir.

— Évidemment, riche ou pauvre, elle a sa place marquée sous mon toit !...

— Oh ! sous votre toit !...

— Comptiez-vous que je la confierais à l'Assistance publique ?

— Vous verrez là-bas ce que vous aurez à faire, et j'espère que vous comprendrez que nous-mêmes ne sommes pas riches..., que vous avez une fille à doter, et que, en conséquence, vous ne pouvez prendre à charge une orpheline...

— ... Qui est la fille de mon frère !

— Quant à ma dot, maman, je t'en prie, ne la mets pas en ligne de compte... Si j'étais à la place de Colette, ne voudrais-tu pas que quelqu'un me recueillît ?

— Et voilà pourquoi je m'oppose absolument à ce que tu ailles avec ton père. Vous vivez, l'un et l'autre, dans les nuages, comme si tout marchait à merveille sur la terre où vous daignez poser le pied ; heureusement que je suis là !... Si les parents de cette petite avaient eu l'élémentaire prévoyance d'assurer l'avenir de leur fille, les autres ne seraient pas, à cette heure, mis en demeure d'assumer leur tâche !

— Cela suffit, Janine, vous dépassez la me-

sure ; ce débat, d'ailleurs, est prématuré, nous ne connaissons rien des affaires de ma belle-sœur...

— Ah ! je les connais trop bien, moi, et jamais, vous entendez !... jamais, de mon plein gré, Colette ne viendra s'installer ici !

— De votre plein gré... peut-être pas, mais du mien, si...

Verte de fureur devant cette résistance inaccoutumée, la colonelle sortit en claquant la porte. Suzanne, les nerfs ébranlés, pleurait.

— Ah ! papa, dit-elle, que vas-tu faire ?

— Je m'en charge, fais-moi confiance. Je ramènerai Colette, et ta mère s'en consolera. Il vaut mieux, en effet, que tu ne viennes pas, « j'encaisserai » toutes les responsabilités. Ne te désole pas, ma petite fille, cela s'arrangera... Sonne l'ordonnance, je n'ai que le temps de préparer mon départ...

Une demi-heure plus tard, le voyageur affairé sonnait à la porte de l'hôtel de la rue Villaret-de-Joyeuse, n'ayant qu'une crainte : celle de n'être pas reçu à cette heure indue... Mais, devant le colonel, la porte s'ouvrit toute grande, et M^{me} Laure Edelin, en élégante toilette d'intérieur, parut au bout de cinq minutes, ce qui constituait un record.

Un peu d'intérêt pour son cousin qu'elle estimait, et beaucoup de curiosité, avaient opéré ce prodige. Que pouvait donc lui vouloir le colonel ?

Elle vint à lui la main tendue, en devinant

tout de suite, à son air soucieux, qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Veuillez excuser mon sans-gêne, Laure : vous vous doutez bien, n'est-ce pas, qu'une circonstance grave peut seule m'amener chez vous à pareille heure... Nous venons d'avoir la nouvelle de la mort de ma belle-sœur...

— Oh ! si brusquement !

— Nous n'avons pas de détails, mais la pauvre Colette m'attend, et je pars... Voici donc l'objet de ma visite : Janine s'inquiète de cet enfant... Dans quel état vais-je trouver les affaires de ma belle-sœur?...

— Vous pouvez prévoir le pire.

— Hélas !

— Mais que va devenir Colette dans tout cela ?

— C'est là le hic. Evidemment je la ramène ; j'aimais trop mon frère pour ne pas regarder sa petite comme ma propre fille, elle sera la sœur de Suzanne. Elle et moi nous sommes immédiatement mis d'accord à ce sujet, vous le pensez bien, mais ma femme — je dois avouer qu'elle a un peu raison — nous dénie à tous deux le moindre sens pratique, et l'arrivée, chez nous, de Colette appauvrie lui met martel en tête..., croyez bien que je ne l'en blâme pas, s'empresse de protester le colonel...

M^{me} Laure souriait ; elle devinait si bien la scène que son cousin avait eu à subir et que, pour rien au monde, il n'avouerait...

Celui-ci reprit, un peu embarrassé :

— Je voudrais qu'en arrivant la pauvre orpheline fût accueillie, chez moi, à bras ouverts ; vous avez sur Janine une influence indéniable...

Le même sourire que tout à l'heure éclaira le visage de la veuve, mais, cette fois, il s'y mêlait une large dose d'ironie que le colonel, absorbé par l'élaboration de sa requête, n'eut garde d'apercevoir.

Elle eut la charité de lui venir en aide :

— Êt vous désirez que j'intervienne, en ce sens, près de Janine, mon cousin ?

— Oui, Laure, si toutefois je ne suis pas indiscret.

— Pas le moins du monde ; je suis ravie de vous enlever un souci ; je voudrais le faire plus complètement en adoptant Colette qui m'est très sympathique...

— Oh ! non ! protesta vivement l'officier. Je vous remercie, mais sa place est chez moi, et, lorsque, grâce à vous, ce petit conflit aura été réglé, tout ira bien ; nous aurons deux filles au lieu d'une, voilà tout...

— Je vous comprends et n'insiste pas, mais je vous admire, Pierre, vous êtes très large et très bon, dit-elle, émue, en lui tendant la main. Comptez sur moi, je cours chez Janine...

— Merci, Laure, mais j'ai encore une prière à formuler : voudriez-vous bien faire abstraction de mon personnage?...

— Entendu, colonel, sourit M^{me} Edelin, qui comprenait à demi-mot, « je ne vous ai pas vu »...

— Oh ! combien je vous remercie ! Mais voici l'heure et je me sauve... Adieu, Laure !

— Embrassez bien pour moi cette pauvre petite...

Le colonel partit rasséréné ; cette démarche lui avait coûté, mais... il n'avait pas le choix ; malgré ses bizarreries, sa cousine était secourable, à ses heures, et il pouvait compter sur sa discrétion. C'était le seul moyen pour que s'ouvrit toute grande, devant le pauvre oiseau tombé du nid, la porte d'un refuge...

Enthousiasmée par ce mandat de confiance, qui la changeait des banalités habituelles, M^{me} Laure dressa son plan qui se montrait, d'ailleurs, absolument dépourvu d'aléas, et son cousin n'était pas encore à moitié chemin qu'elle pénétrait, sans se faire annoncer, dans le salon de la rue de Lisbonne où M^{me} Pierre Edelin, très absorbée, élaborait la liste d'objets de deuil « indispensables » à Suzanne et à elle : toilettes — cela va sans dire, — puis tous les accessoires, y compris les bijoux dont elle compulsait, avec intérêt, le catalogue.

Un « bonjour, Janine ! » inattendu la fit se retourner d'une pièce, et, reconnaissant la visiteuse, elle accourut, joyeusement empressée.

— Vous, Laure !

— Mais oui... On me dit que votre belle-sœur vient de mourir !

— Ne m'en parlez pas ; quelle complication ! Pierre est parti, que va-t-il trouver en Touraine ? La dépêche vient de Grandpré, j'en suis

surprise... La pauvre femme, toujours par voies et chemins, a réussi, malgré tout, à trépasser chez elle.

Dans le flux de paroles, pas un mot de pitié pour l'enfant ne trouvait place. Cela n'étonnait pas M^{me} Laure, mais elle mit instantanément les choses au point :

— Et Colette ! Combien la pauvre enfant doit être désespérée !

— Évidemment. Mais, tenez, Laure, l'impression qui, chez moi, domine tout, est une indignation profonde devant la conduite de parents qui se désintéressent aussi complètement de l'avenir des leurs... C'est monstrueux !

— N'exagérons rien. Colette est une victime, certes, mais à quoi bon incriminer ceux qui sont morts ! Que va devenir la pauvre enfant ? Tout est là...

— Oui, tout est là ! gronda la colonelle, secouée de rancune, et peut-être allait-elle esquissér une confidence sur ses droits lésés, lorsqu'un mot de sa cousine la cloua sur place :

— Janine, à cet état de choses il y a un remède, et je suis venue vous en parler : moi qui suis seule, je puis adopter Colette ; je l'aime, cette petite, et si Pierre, qui sera son tuteur, évidemment, n'y voit pas d'inconvénient...

Adopter Colette !... Ah ! la colonelle n'avait pas prévu cette éventualité ! Elle demeurait là, sans voix, incapable de remarquer le sourire machiavélique qui se dessinait au coin de la lèvre de M^{me} Laure Edelin.

— L'âge vient pour moi, continuait celle-ci ; il faut, bon gré mal gré, que je me l'avoue ; une jeune compagne me serait une précieuse ressource... L'occasion est unique, et si le colonel veut y consentir...

La mère de Suzanne saisit désespérément la perche qui lui était tendue :

— Je reconnais là votre bon cœur, Laure, et vous remercie ; mais précisément, avant de partir, Pierre, qui avait un culte pour ce frère disparu, manifestait son expresse volonté de recueillir sa fille, et je crois..., oui..., je suis sûre même que vous vous heurteriez à un formel refus... Et, si j'osais, je vous prierais de ne pas même aborder avec lui ce chapitre qui vous ferait de la peine à tous les deux.

— Après tout, ce sera comme vous voudrez ; cependant avez-vous bien envisagé la question?... Vous avez déjà Suzanne...

— Elles seront deux, voilà tout... Nous économiserons.

— Dans tous les cas, ma proposition sera toujours valable, souvenez-vous-en, et si, de part ou d'autre, il y avait mécontentement, ou bien qu'à la longue cette adoption prît les proportions d'un fardeau, vous n'auriez qu'à me le dire très simplement... J'y compte, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets formellement, Laure, et ne sais comment vous remercier.

Celle-ci, désireuse d'asseoir fermement ses positions, ajouta gracieusement :

— J'admire franchement le geste de Pierre...

et le vôtre, Janine, et m'en souviendrai, soyez-en sûre !

Cette allusion transparente ravit de joie M^{me} Pierre Edelin qui baissa les yeux, de peur qu'une flamme révélatrice ne vînt anéantir de si beaux espoirs. Jamais sa cousine n'avait abordé ce chapitre, malgré tant et tant de prévenances ! Il a fallu... Ah ! cette originale !

— Ne verrai-je pas Suzette ? s'enquit M^{me} Laure.

— Elle est sortie... Elle va bien regretter !

— Voyons, tantôt je suis libre, venez donc goûter avec moi, si toutefois c'est possible ; je désire offrir un deuil à Colette et à Suzanne, nous discuterons cela ensemble...

Restée seule, abasourdie, la colonelle se demande si elle n'a pas rêvé ; mais voilà qu'une crainte obsédante la harcèle maintenant : Si son mari allait prendre à la lettre son refus d'accueillir Colette ! A la réflexion, cela se pourrait, et, s'il trouve, là-bas, une façon acceptable de caser sa pupille, il n'hésitera pas à le faire... Elle s'est un peu emportée, ce n'est pas sa faute..., il la connaît bien pourtant, elle est impulsive !... Alors ?

Alors, il n'existe qu'un moyen, et, sans tergiverser, elle pénètre dans le bureau du colonel, y trouve facilement une formule de télégramme et libelle, en trois coups de sa plume autoritaire :

Ai réfléchi. Attendons Colette. Tendresses.

... Le colonel venait à peine de débarquer à Grandpré lorsqu'il reçut cet avis :

— Ah ! Laure, murmura-t-il amèrement, vous êtes une admirable commissionnaire ! Ces « tendresses » vont faire plaisir à ma pauvre petite Colette...

Il n'avait pas vu encore la jeune fille. Exténuée, elle avait, sur l'ordre précis d'une religieuse qui était là, gagné sa chambre pour prendre quelque peu de repos.

Les détails de cette fin quasi subite furent donnés à l'officier par la garde-malade appelée de Tours, l'avant-veille : l'organisme de la pauvre femme n'avait pu tenir contre la violence d'une pneumonie consécutive à un rhume négligé... En deux jours, la mort avait fait son œuvre.

— Elle a eu conscience de sa fin, ajoutait la religieuse, et a demandé elle-même les derniers sacrements.

L'âme chrétienne de Pierre Edelin se rassura.

— C'est l'essentiel, dit-il ; pour le reste, nous aviserons.

— La malade semblait surtout préoccupée de sa fille. Cette enfant est admirable de courage !

— Je regrette de n'avoir pu rassurer moi-même ma belle-sœur : tant que je serai là, Colette ne sera pas abandonnée.

Celle-ci venait de s'éveiller en sursaut, après deux heures de sommeil ; la navrante réalité reprenait brutalement possession de toutes ses facultés. Vivement l'enfant se leva, se repro-

chant déjà le repos factice qu'elle venait de prendre. La porte de sa chambre s'entr'ouvrit discrètement :

— Votre oncle est là, dit doucement la religieuse.

— Bon oncle Pierre, déjà !

Elle courut à celui qui lui tendait les bras :

— Ah ! merci d'être venu, dit-elle simplement.

— Je ne serais pas venu seul, tu sais bien, ma petite fille, mais je suis parti sitôt ta dépêche reçue, j'avais hâte de venir. Suzanne n'avait matériellement pas le temps de se préparer, et ta tante, sans cesse handicapée par une santé précaire, a été ébranlée par la triste nouvelle, mais elle t'attend... Je viens même de recevoir, tout à l'heure, un télégramme où elle insiste à cet égard ; toutes les deux me chargent, pour toi, de leurs tendresses... Tu deviendras notre seconde fille.

— Ah ! que vous êtes bons, tous ! Malheureusement c'est impossible... Ce qui a dû avancer la mort de ma pauvre maman, c'est l'idée que nous étions ruinées ; il faudra que je travaille, oncle Pierre.

— Je serai, évidemment, chargé de ta tutelle..., donc, tu m'obéiras, dit-il doucement. Je vais m'occuper de tes affaires, moins désespérées, sans doute, que tu ne le supposes ; mais, riche ou pauvre, tu nous appartiens.

Une sensation reposante de sécurité envahissait l'âme tourmentée de Colette ; l'opti-

même que son oncle affectait pénétrait, peu à peu, son inexpérience...

Hélas ! la souffrance, qui ne désarme pas, reprenait, d'un autre côté, l'avantage, et l'enfant n'eut plus qu'une plainte :

— Maman !... ma pauvre maman !

Huit jours plus tard, elle débarquait avec son oncle rue de Lisbonne.

L'accueil de Suzanne fut celui qu'elle avait escompté : elles s'aimaient tant ! Mais sa tante lui fit une réception vraiment inespérée... Elle valait mieux que sa réputation, c'était indéniable !...

Son oncle lui avait dissimulé l'état lamentable de ses affaires, la vente de Grandpré devant à peine couvrir le déficit.

Il ne restait rien à l'orpheline..., rien que l'affection de son oncle et de sa cousine, affection profonde et chaude qui, jamais, ne lui ferait défaut !

VI

Le deuil de Colette s'éclairait maintenant de discrets accessoires mauves ou blancs, en même temps qu'une bienfaisante sérénité reprenait possession de tout son être...

Elle n'avait plus l'obsession journalière des

terribles résultats du baccara... Le souvenir d'une mère tendrement aimée, malgré tout, s'estompait d'une illusion touchante : elle la jugeait victime de sa sollicitude maternelle ; la crainte de voir sa fille ruinée la portait seule à des imprudences qui avaient été malheureuses...

La délicatesse de son tuteur lui laissait croire que quelques bribes de sa fortune avaient échappé au désastre ; ce ne serait pas Suzanne qui le démentirait, et la colonelle se gardait bien de manifester le moindre ennui de cette tutelle ; elle bénéficiait, d'ailleurs, d'une aurole appréciable de générosité ; nul n'ignorait, parmi leurs relations, la ruine de la jeune fille. De plus, celle-ci était décorative, et la belle Janine Edelin recueillait avec délices les murmures flatteurs qui susurraient, autour d'elle et de « ses filles », leur incomparable mélodie.

Enfin — et c'était là l'essentiel, — depuis l'adoption de Colette, c'est-à-dire depuis six mois, l'humeur de la cousine Laure était au beau fixe... A tel point que la colonelle, poursuivant sournoisement son but, avait cherché, dans le monde, retrouvé et finalement fait présenter à sa parente le vicomte de Néral, déjà rencontré au tennis, à Antibes, et sur lequel elle avait jeté son dévolu pour sa fille.

Riche, titré, de belle mine, Suzanne, dont la dot n'était que passable, ne pouvait faire mieux !...

Le prestige du vicomte avait charmé « tante Laure » ; il avait maintenant, chez elle, ses

grandes et petites entrées... C'était une nouvelle et probante raison pour diriger ses batteries vers cet objectif, mais M^{me} Edelin avait trop d'habileté pour brusquer ses attaques ; pour le moment, elle se contentait de mettre les jeunes gens en contact, ne semblant pas même accorder à celui-ci une préférence...

Suzanne, cependant, pressentait le danger. Quelle intuition le lui révélait ? Elle venait précisément, ce soir, d'aborder la question avec Colette, sa chère confidente :

— Pourquoi éprouvé-je devant cet homme, que j'estime cependant, un malaise indéfinissable ?

— C'est une simple impression, chérie ; que peut te faire cet officier ?

En dépit de ses dix-huit ans, nouvellement sonnés, la petite Colette possédait une réelle autorité : une raison précoce avait si profondément pris racine au fond de son âme que les mots, les gestes même de l'enfant en étaient comme imprégnés et que, sans le chercher, certes, elle imposait sa conviction.

— Maman n'acceptera jamais Alain pour gendre, tant qu'elle aura sous les yeux un... vicomte de Néral.

— On ne te mariera pas de force, ma Suzette !

— Ne te moque pas de moi, Colette, j'ai peur de l'avenir ! Je ne veux pas le dire à papa, qui en aurait trop de peine..., mais pourquoi Alain est-il parti ? Tu vois combien tante Laure est engouée du vicomte...

— Elle ne l'est pas moins d'Alain.

Suzanne hocha tristement la tête :

— Mon pauvre Alain a le tort d'être absent.. et muet, par surcroît ; tante Laure, qui, au début, m'en parlait souvent, s'en désintéresse, je le sens ; toute sa sympathie va à cet homme...

— Elle reviendra à ton fiancé aussitôt son retour.

— Plus d'un an encore, Colette!... Si, du moins, je savais où il est... et ce qu'il devient !

— Pourquoi te désoler, chérie, puisqu'il est convenu qu'un événement grave te serait immédiatement annoncé ? Cette mesure, en ce qui vous concerne, a même été très sage...

— C'est paradoxal... L'imprévu surgit, narquois, on ne sait d'où ; il vous guette à tous les carrefours... Je m'en veux, Colette, de t'associer à mon pessimisme ; heureusement, ajouta Suzanne, en souriant, que nous allons, tout à l'heure, changer de sujet. Maman désire que tu te fasses belle — et moi par surcroît, — pour fêter ton entrée dans le monde. Deux mois ne sont pas de trop pour préparer cette réception... La liste des invités... présomptifs est déjà dressée.

— Tante Janine est trop bonne. Je te confie tout bas, Suzette, combien je préfère une soirée intime à ce déploiement d'obligations mondaines.

— Eût moi ! Mais nous sommes pris dans l'engrenage, c'est là une occasion de rendre les po-

littesses acceptées ; chérie, tu seras la reine de la fête !...

.

Ce fut superbe ! La colonelle avait fait largement les choses, et les deux jeunes filles, dans leurs robes blanches de grand style, étaient ravissantes à contempler.

— Un délicieux pastel ! murmurait-on derrière l'éventail en désignant Colette ; dommage que cette petite soit sans le sou !

— Sa tante est tout à fait déraisonnable de la lancer sur cette voie !

— A moins qu'elle ne compte lui constituer une dot !

— Bah ! celle de sa fille n'est déjà pas énorme.

— Elle n'en aura pas besoin si elle épouse Néral, et c'est probable : voyez, il n'a d'yeux que pour elle ; il est immensément riche, ce garçon-là, il peut se passer cette fantaisie ! Depuis quelques mois, il est toujours dans son sillage !

Insoucieuse de l'opinion d'autrui, Suzanne passait, souriante, à travers les groupes ; elle voulait faire plaisir à sa mère, rayonnante de l'éclat de cette fête, son œuvre, organisée à merveille ; elle voulait, surtout, amener une détente dans l'esprit de son père, dont elle avait ce soir, à plusieurs reprises, croisé le regard anxieux. Elle en éprouvait une vague inquiétude : ce matin encore, il semblait très gai..., peut-être n'était-ce, après tout, que la fatigue

de ce « service commandé », dont, au déjeuner, il plaisantait encore.

Au milieu du brouhaha, elle demeura isolée quelques instants, et, un peu lasse, alla s'asseoir au coin d'une bergère profonde, pendant que ronronnait, tout proche, un bruit de conversation à dessein assourdi... Suzanne ferma les yeux... Rêvait-elle? Son nom, distinctement prononcé, lui parvenait accolé à celui de M. de Néral ; c'était fatal, il ne la quittait guère plus que son ombre, et cela l'agaça, sans plus ; mais soudain elle pâlit, car un autre nom, très cher celui-là, succédait au premier, comme la conséquence d'une logique association d'idées :

— Qu'est donc devenu ce petit lieutenant, pupille, je crois, du colonel?...

— Alain Dagueneil? Ma chère, il est tout simplement marié... aux colonies, je ne sais où. C'est très récent, paraît-il, quelques semaines à peine, je viens de l'apprendre à l'instant...

L'annonce brutale de la mort, ou d'une maladie d'Alain, eût bouleversé Suzanne, mais cela !... son mariage !... Un tel raconter ne pouvait l'émouvoir... Pourtant, elle reçut un choc au passage du nom aimé, jeté au hasard par de quasi-inconnues, dans la banale promiscuité du salon. Elle essaya de secouer cette impression ; Dieu merci, elles ne le connaissaient pas, ces pies grièches toujours à l'affût et pour lesquelles tout rapport, même le plus ridicule, est bon.

Voilà donc pourquoi, ce soir, tant de regards

convergeaient vers elle ; la nouvelle, si légèrement colportée, la mettait sur la sellette, et, de déduction en déduction, l'idée lui vint que cette idiotie, parvenue jusqu'à son père, motivait, sans doute, la barre soucieuse qui rayait son front... Cependant, pas plus qu'elle-même, il ne pouvait avoir de doute !...

Mais si, le colonel, malgré sa confiance en Alain, est perplexe : la sensationnelle nouvelle lui a été rapportée avant le bal, par sa femme, et leur conversation, à ce sujet, lui martèle encore le tympan :

— Je vous affirme que c'est la vérité, lui a-t-elle dit, c'est une amie dont j'avais fait la connaissance à Biarritz qui me l'écrit. Je puis, d'ailleurs, vous montrer sa lettre, reçue au courrier de ce soir : elle est bien renseignée, il s'agit de sa propre nièce... Le couple est maintenant au Maroc, à Rabat, et comme mon amie savait que Daguenei était de nos connaissances...

— Mais voyons, c'est fou !... C'est inadmissible ! a-t-il riposté...

Et Janine, de cet air moqueur qu'elle prend toujours, quand il est question d'Alain, a persiflé :

— Qu'y a-t-il là d'inadmissible ? Daguenei est majeur depuis longtemps, il n'avait nul besoin de votre consentement, mon cher ; il est vrai qu'il eût été convenable de vous faire part, tout au moins, de son mariage... Vous l'avez assez gâté...

— Laissons là ce sujet, a-t-il conclu, et faites en sorte que ce bruit absurde n'atteigne pas

Suzanne... Je veux, auparavant, des preuves certaines.

Et la colonelle avait « fait en sorte » que nul n'ignorât, ce soir, ce sensationnel fait divers ; elle n'avait eu qu'à le « confier » à quelques bonnes amies, et le but était dépassé, puisque Suzanne, elle-même, était avertie...

A celles qui, plus intimes ou mieux renseignées, insinuaient leur étonnement de la rupture entre Alain et Suzanne « qu'on croyait destinés l'un à l'autre », elle répondait, avec le rire léger qui lui était habituel :

— Bah ! une amourette d'enfants ! Suzanne « valait » davantage que ce petit « sans-le-sou » qui pose à l'écrivain...

Et, ce disant, elle était absolument de bonne foi ; sa sécheresse de cœur n'avait pu concevoir l'amour très pur, très élevé, de ces deux âmes ; elle avait résolu d'anéantir ces liens, sans se douter combien cette brisure serait douloureuse... Et voilà que, ce soir, un hasard fortuit la mettait au courant de la chose accomplie..., elle n'aurait pas même à s'entremettre, nul ne pourrait l'accuser de parti pris. Elle croyait avoir à soutenir une lutte formidable — elle était certaine, d'ailleurs, de vaincre toute résistance, — mais mieux valait, après tout, n'avoir pas à enfoncer la porte ! Comment donc s'ouvrait-elle toute grande ? Que s'était-il passé ?...

M^{me} Edelin n'était pas remontée encore. Très lasse, Suzanne venait de rentrer dans sa chambre ; elle s'était un peu attardée avec son

père, lequel avait facilement deviné que « la petite » était au courant. Il l'avait rassurée de son mieux, et voilà que, par une bizarrerie de ses facultés imaginatives, la dénégation même du colonel donnait corps maintenant à cette chose invraisemblable... Il lui avait dit tout à l'heure : « Chasse bien vite de ton esprit cette absurdité, ma Suzette, et va dormir. A la première heure j'écris à Rabat, où serait Alain... Par avion, nous aurons, du colonel, un prompt démenti... »

Un démenti ! C'était là une criante anomalie dont le simple énoncé révoltait Suzanne, et pourtant il fallait, au plus tôt, couper les ailes à ce canard...

Agitée, elle arpentait sa chambre, enlevant, d'un geste automatique, les délicates parures.

Colette entendait ce va-et-vient inhabituel, et, avec la prescience des cœurs aimants, elle devina qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Elle frappa doucement à la porte qui s'ouvrit aussitôt. Suzanne avait tant besoin de confier à sa cousine l'angoisse irraisonnée qui montait, montait à cette heure, envahissante comme une marée sournoise...

Colette n'avait pas eu le moindre vent de la nouvelle : on regardait l'orpheline pauvre comme quantité négligeable ; mais, dès les premiers mots, elle protesta en souriant :

— J'espère bien que ce n'est pas cette sottise qui peut te troubler, Suzette, c'est trop invraisemblable, et voilà de quoi amuser ton

fiancé quand il reviendra. Le temps s'avance, chérie, tu as fait la moitié du chemin... Alain marié ! Dans quel cerveau a pu naître cette fable ?

— On a même donné des précisions... Il serait au Maroc, à Rabat... Papa va s'informer, d'abord au Maroc, puis au Cameroun... S'informer ! Plus que tout le reste, le croirais-tu ? cette formalité m'émeut.

— Je te comprends, Suzette, mais, comme tu le dis, c'est une simple formalité ; et regarde, amie, le beau côté de la question : tu vas obtenir, du coup, les excellentes nouvelles dont tu déplores l'absence, ce qui va te donner la force de franchir d'un saut le reste de l'étape.

Suzanne sourit malgré elle :

— Petite cousine, je n'avais pas prévu, en effet, ce résultat, qui est appréciable : merci ! Sur ce bel espoir, allons dormir, l'aube point à l'horizon.

... Et, la jeunesse reprenant ses droits, les deux enfants, déjà endormies, ne virent ni les lueurs roses de l'aurore, ni les premiers rayons qui annoncent les belles journées... et éclairent, parfois, tant d'heures sombres...

Le colonel, par contre, ne s'est pas couché, sachant bien qu'il ne pourrait trouver le sommeil. Sa lettre est faite, il en a pesé tous les termes, afin d'avoir une réponse catégorique.

Il tourne et retourne la question... A l'appui de son dire, sa femme lui a remis la lettre reçue... Elle est là, sur son bureau, clairement

explicite, et pourtant !... c'est tellement invraisemblable !

Dans le silence absolu de la maison, il compulse, à l'aise, le pour et le contre de cet extraordinaire événement : Alain ! marié !... Lui ! Après avoir donné sa parole à Suzanne !...

Et, pour la dixième fois, le colonel répète, criant presque dans la paix matinale du coin familial :

— Non ! Ce n'est pas vrai... C'est impossible !

Mais il a besoin de s'appuyer sur une autre opinion :

— Voilà sept heures, murmure-t-il ; l'abbé achève sa messe, voyons ce qu'il dira, lui ! La course est longue, tant mieux ; mon cerveau bout, l'air me fera du bien !

Une demi-heure plus tard, il abordait son frère, lequel le regarda stupéfait :

— Toi, Pierre ! Qu'y a-t-il ?

— Tu te doutes, en me voyant à cette heure, qu'il se passe quelque chose d'anormal... Je pourrais te le donner en cent ou en mille, avant que tu devines, mon pauvre ami : ma femme a reçu, hier soir, la lettre que voici ; lis-la.

D'un coup d'œil, ce fut chose faite ; la correspondante de M^{me} Edelin n'était pas prolix, on eût même juré qu'une malicieuse précision s'attachait à mettre en relief ce banal fait divers que n'accompagnait aucun commentaire.

Un « ah ! » consterné sortit des lèvres du prêtre.

— Que penses-tu de cela, toi ? dit le colonel désespéré.

— C'est invraisemblable, étant donné la nature ouverte de Dagueneil... Pourtant, ce n'est pas impossible ; parfois — même contre les meilleurs, — les obstacles surgissent, venus on ne sait d'où...

— Il est de taille à les vaincre !

— Il y a les impondérables... Je n'ai jamais reproché à Alain que ses tendances de songe-cieux. Il franchirait toutes les passes, car il est vaillant, alors qu'un rayon de lune le ferait trébucher...

— Cependant, il nous faudrait d'autres preuves pour tirer des conclusions !

— D'après ceci, Alain serait revenu du Cameroun à Rabat, il y a trois mois ; il serait marié depuis trois semaines... Tu peux obtenir de Rabat des renseignements immédiats.

— Je viens d'écrire au colonel de son arme pour obtenir des précisions. Nous sommes donc d'accord.

L'abbé Edelin hésita une seconde...

— Tu es venu me trouver avec la conviction que je te dirais toute ma pensée, Pierre.

— Certes ! fit le colonel, surpris et un peu inquiet de cet exorde.

— Suivant la décision prise, Alain ne devait ni donner ni recevoir de nouvelles, tant qu'aucun événement grave ne nécessiterait une exception à cette règle.

— C'est bien cela.

— Or, j'avais trouvé cette mesure un peu draconienne, faut-il l'avouer ? Et, pour en atténuer la sévérité, je dis à Alain, le soir des adieux : « Tu m'écriras, et, comme la machine humaine a besoin de détente, moi, je te promets des nouvelles. » Il en parut ravi...

— Je te remercie. J'ai parfois regretté cette décision, à cause de Suzanne... Alors ?

— Eh bien ! voilà où la question devient troublante : j'ai, successivement, reçu deux lettres, affectueuses, optimistes..., puis, plus rien... Depuis six mois, mes appels sont restés sans réponse.

— Ah ! fit Pierre Edelin interloqué.

— Mon inquiétude, cependant, n'était que relative ; n'avais-tu pas prévu, toi-même, les difficultés de correspondance, en cas d'éloignement dans la brousse ! Blessé?... Nous l'aurions su, il avait bien dû donner ton adresse à quelqu'un de son entourage, il faut toujours prévoir le pire.

— L'a-t-il prévu?...

— Dans tous les cas, cette coïncidence est étrange, c'est pourquoi je préfère te dire la vérité... Naturellement, Suzanne ne sait rien encore ?

— Ah ! mon pauvre ami, il eût donc fallu qu'elle fût enfermée, à double tour, dans sa chambre pour qu'une semblable nouvelle ne lui parvînt !... Et nous avons bal cette nuit !...

— Tu m'en diras tant !... Comment la pauvre petite a-t-elle pris la chose ?

— Elle la traite par le mépris, tout simplement : Alain marié ! Cela ne pouvait trouver créance près d'elle, tu le conçois... Elle n'éprouve que la désagréable sensation d'être le sujet des ragots de salons.

— Et si cela devenait une douloureuse réalité ?

— Alors, que Dieu nous aide, car ma Suzette ne s'en consolerait jamais ! D'autre part, du côté de Janine, il y aurait des complications : Alain, tu le sais, n'était pas l'élu de son choix, et ma femme n'admettrait jamais que Suzanne se vouât au célibat.

— N'anticipons pas, Pierre. Il faut, avant tout, obtenir des détails certains, et dès que tu les auras...

— J'accourrai !

.

Trois jours plus tard, ils étaient là, les détails..., et, s'ils n'éclairaient, en aucun point, le côté sentimental de la question, la brutale réalité, en revanche, accaparait toute la lumière :

Il est exact, disait l'officier consulté, que le lieutenant Dagueneil — il signait *d'Agueneil* — est revenu du Cameroun à Rabat, il y a environ quatre mois. Il vient d'épouser, ici, la sœur de l'un de ses camarades et a permuté pour rentrer en France avec sa jeune femme, à laquelle le climat du Maroc était préjudiciable...

Personnellement, je regrette Dagueneil ; c'était, il me semble, un officier d'avenir ; de plus, très sympathique...

Le colonel ne s'attarda pas aux commentaires, il soupira douloureusement... Hélas ! Depuis sa visite à l'abbé, sa conviction était faite !... Et maintenant, il allait falloir communiquer à sa fille ces précisions trop évidentes... Alain !... qu'il a aimé comme un fils !... traité comme tel ! Marié ! Alors que Suzanne, à laquelle il a donné sa parole, attend son retour avec un indéfectible espoir ! Quel mobile a pu déterminer cette décision ?... L'intérêt ? Impossible... Et pourtant !...

Ici, Pierre Edelin eut un ironique sourire :

— Aurais-je prévu d'Alain cette puérilité de scinder son nom ?... A moins que sa femme ne l'ait exigé !... Sa femme ! Oh ! ma Suzanne !

L'officier, d'un pas saccadé, arpentait son bureau en monologuant toujours :

— Je puis lui laisser encore une journée de répit... D'ailleurs, il faut que je voie Jean... Je lui enverrai ma pauvre chérie, l'abbé saura mieux que moi trouver le mot juste, celui qui assouplit les ressorts de l'âme, lorsqu'ils sont tendus jusqu'à la brisure !

En réalité, combien — cette fois surtout — la perspective de voir une telle peine à sa fille lui est cruelle à tous les points de vue !

Qui sait si, malgré tout, depuis ce bal, le doute n'a pas réussi à pénétrer dans la place ?... Qui sait s'il n'y a pas fait déjà — même à l'insu de sa petite, — un sourd travail de désagrégation ?...

Le colonel en était arrivé à cet espoir...

Eh bien ! non..., car, lorsque son oncle lui eut révélé la douloureuse réalité, Suzanne se redressa frémissante :

— Oncle Jean, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai, dit-elle ; jamais je ne croirai qu'Alain est un parjure !

Le prêtre insista :

— Ma petite fille, du pauvre cœur de chair il faut tout attendre ! Alain doit bénéficier, j'en ai l'intuition, de larges circonstances atténuantes, mais le fait brutal est là, indéniable... Tu es assez chrétienne, Dieu merci, pour relever cette croix, mise à ta portée par le Maître, et en charger tes épaules ; Il t'aidera...

Avant de faire le geste qui lui était demandé, elle eut une sorte de révolte :

— Parrain, c'est impossible ! Encore une fois Dieu n'a pu « vouloir » cela !

— Non, sois-en sûre, Dieu ne l'a pas « voulu » ; Il n'est pas responsable de nos déflections, car, s'Il nous a fait don du libre arbitre, Il y a joint sa grâce qui nous confère intégralement la force nécessaire de résistance... Reste la fragilité humaine, si l'âme s'écarte tant soit peu de cet appui...

— Alain est un énergique et un chrétien !

— D'accord, aussi suis-je convaincu — car je le connais — qu'il doit, à l'heure actuelle, se trouver extrêmement malheureux de cette invraisemblable décision, à laquelle des circonstances qui nous échappent l'ont sans doute contraint. Tu l'as aimé pour lui-même, et non

exclusivement pour toi : fais-lui du bonheur, ou tout au moins de l'apaisement, avec ton sacrifice...

« La chapelle est déserte à cette heure, ma Suzanne, viens... »

VII

L'argument de l'abbé Edelin a porté fruit : pour le bonheur de celui qui, maintenant, ne lui est plus rien — plus rien ! — Suzanne accepte le dur sacrifice...

Les superficiels la croient consolée de sa déception ; ceux qui la connaissent intimement ne s'y trompent pas ; et, pourtant, c'est à ceux-là surtout qu'elle s'efforce de dérober la misère de son pauvre cœur non convaincu :

Alain ! parjure ! c'est une telle anomalie qu'elle n'y croira jamais... Elle a recherché — en vain, il est vrai, — toutes les raisons possibles de son acte, les cas de force majeure les plus abracadabrants... « Il était seul... Il était libre, lui murmure impitoyablement la froide logique, alors ? »

Et si quelque événement imprévisible a motivé une telle décision, pourquoi n'a-t-il pas, au moins, écrit au colonel ou à son « oncle Jean » ?

Et l'ironique « pourquoi » demeure sans ré-

ponse... Les semaines s'ajoutent aux semaines, et M^m^e Edelin ne permet de relâche à la vie mondaine que lorsque le colonel pose, au moins pour « ses filles », un inflexible veto.

Elle lui fait pitié, sa Suzette si vaillante. Entre eux, si le nom d'Alain n'a plus cours, son souvenir est presque tangible... Combien il se félicite de voir, près de sa fille, l'amie compréhensive qu'est Colette ! C'est elle qui, avec un tact exquis, amortit pour Suzanne les heurts inévitables ; elle qui se fait la bienveillante confidente du nouveau souci qui harcèle sa cousine.

M^m^e Pierre Edelin, en collaboration, cette fois, avec « tante Laure », a remis au premier plan le vicomte de Néral, et cette double protection assure, à celui-ci, une détestable prépondérance...

M^m^e Laure a été outrée de ce qu'elle nomme la trahison de son protégé ; et, dans son entendement très limité, Suzanne, toujours sa préférée, doit avoir rayé, depuis longtemps, le souvenir du transfuge ; il s'agit donc de la marier au plus tôt, et le mieux possible.

Or, le vicomte de Néral a conquis « tante Laure »... Suzanne ne retrouvera jamais un tel parti, il y aurait folie à laisser échapper l'occasion...

La jeune fille apprécie, comme il convient, cet honnête indifférent ; elle avoue volontiers que sa recherche est très désintéressée, donc sincère ; il n'a, à ses yeux, que le tort de vouloir pénétrer de force dans une place qui, à lui

comme à tous, demeure fermée. Il le sait, elle en est sûre, mais elle devine que sa vanité masculine compte se jouer de l'obstacle... Entre eux, la lutte est âpre, bien que muette, et elle en est lasse... oh ! si lasse !

Depuis une quinzaine, sa mère ne se contente plus d'allusions, et, avec la dureté de son caractère autoritaire, elle réfute, pied à pied, les raisons présentées.

Suzanne a résolu, ce soir, d'en parler à son père, dont elle connaît d'avance la réponse ; si elle ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'elle devine la part qu'il prend, sans le dire, à la peine de sa petite.

Il vient de rentrer, précisément ; c'est l'heure propice : M^{mo} Edelin est chez sa couturière...

En voyant entrer, chez lui, sa fille, le colonel eut un mouvement réflexe de joie et d'inquiétude que Suzanne perçut à merveille :

— Papa, dit-elle sans préambule, je t'amène une maussade petite fille, tu le devines ?

— A peu près ; mais maussade ou non, sois la bienvenue, ma Suzette ; voyons, que me veux-tu ? J'ai ma soirée libre, tu as donc toute latitude pour une confession détaillée.

Le ton était enjoué, mais, là non plus, Suzanne ne fut pas dupe : le regret et les soucis remontaient de tous les bas-fonds, et ce fut communicatif, car la petite Suzette ne put retenir, à temps, un sanglot :

— Tu vois déjà, pauvre papa, combien je suis déraisonnable, moi qui m'étais promis...

— Je vois que tu es malheureuse, et cela me navre, depuis...

— Depuis Alain, puisque j'ai promis de tout te dire.

— Note bien que je blâmerais, de ta part, des sentiments contraires, ceci dit pour te mettre à l'aise, et non pour t'engager à garder ton affection à l'infidèle.

— Je m'efforce, à cette heure, de mettre son souvenir en marge de ma vie ; le temps et surtout l'aide de Dieu feront le reste, mais j'aurais tant voulu ne plus jamais entendre parler de mariage !

— « Jamais » est trop exclusif, ma petite fille ; ta mère et moi ne vivrons pas toujours, et j'avoue que, pour mon propre compte, je serais heureux de te voir fixée ; tu as tout ce qu'il faut pour diriger un intérieur et élever des enfants...

— Je l'avais cru, mais...

— Tu ne peux pas t'éterniser sur des regrets qui, d'ailleurs, sont sans objet !

— J'avais tant confiance en « Lui » ! Ah ! savoir... savoir le motif ! Après quoi, il me semble que je me résignerais mieux...

Et elle ajouta d'un ton d'indicible détresse :

— D'ailleurs, l'irréparable n'est-il pas consommé !

— Nous ne saurons jamais, sans doute, ce motif, ma Suzette, et... tu oublieras.

L'enfant fit un geste, comme pour écarter le hideux fantôme qui se nomme « l'oubli », et

aborda tout de suite le sujet qui lui tenait au cœur.

— Papa, le « danger » immédiat est le vicomte de Néral ; maman et tante Laure me harcèlent sans trêve, depuis quelque temps.

— Elles ne te marieront pas de force, ma petite fille, voyons !

— C'est de l'enfantillage, papa, mais je t'avoue que j'ai peur..., je ne sais de quoi..., une peur irraisonnée !...

— Voilà qui ne ressemble guère à ma vaillante Suzette que j'ai vue si courageuse en maintes circonstances !

Une sorte d'association d'idées mit, un instant au second plan le sujet primordial :

— Peut-être ai-je été impressionnée par la mine que j'ai trouvée à maman pendant le déjeuner ; je voulais l'empêcher de sortir, elle ne m'a pas écoutée... Elle se tue !

— J'ai d'autant mieux remarqué cela, moi aussi, que ce matin, en pénétrant chez elle, j'ai senti des émanations d'éther ; elle m'a avoué avoir eu des suffocations...

— Oh ! tu ne m'as rien dit !

— Ta mère n'a pas voulu. Cela ne nous eût pas avancés, d'ailleurs ; près d'elle, il valait mieux ne pas insister, c'est ce que j'ai fait, car je la sentais bouleversée. Je serais plus rassuré qu'elle vît le docteur, ces accidents se multiplient vraiment trop depuis quelques semaines... Mais revenons à toi, chérie. Que peux-tu craindre ?

— Rien... et tout ! Je l'ai dit à Colette qui

s'évertue à me sermonner... Elle est délicieuse !

— Oui, c'est une enfant qui a de rares qualités..., mais toi, chérie, il faut pourchasser ces papillons noirs, dans tous les coins où ils se réfugient...

— J'y réussis bien mal...; chassés par la porte, ils rentrent par la fenêtre...

Des coups précipités, frappés à la porte du bureau, coupèrent net la confiance, et l'ordonnance avança son visage effaré dans l'« huis » entre-bâillé.

— Mon colonel, c'est Madame... Elle a eu une syncope, on la ramène...

Déjà Pierre Edelin et Suzanne étaient dans l'antichambre. M^{me} Edelin était tombée malade chez la couturière ; elle avait pu indiquer l'adresse du docteur, et lui-même la ramenait dans son auto.

Effroyablement pâle, elle était impressionnante.

— La malade est très fatiguée en ce moment, dit le médecin au colonel et à Suzanne ; je vais rédiger une ordonnance, mais il faut surtout du calme, pas le moindre souci, aucune contradiction, moyennant quoi le cœur, je l'espère, retrouvera son fragile équilibre. Il faudra que M^{me} Edelin renonce à tout surmenage, si elle veut éviter une catastrophe.

— Vous dicterez, vous-même, à ma femme, cet ultimatum, docteur ; ma fille et moi sommes, à cet égard, absolument impuissants.

— Je m'en doute... Ce que femme veut...

L'accident d'aujourd'hui, si mon ordonnance... morale est bien remplie, n'aura pas de suite, mais c'est, je vous en préviens, un sévère avertissement...

« Reposez-vous, ne parlez pas, ne pensez à rien, Madame », dit le docteur en s'approchant du lit où Janine Edelin se trouvait étendue, sans trop savoir comment cela s'était fait.

Peu à peu, elle se souvenait : en essayant sa robe, elle s'était sentie mal..., puis elle avait perdu connaissance... Avec le souvenir, une angoisse l'envahissait : elle avait entendu le docteur, tout à l'heure ; il avait déclaré que c'était là un simple accident, mais aussi un avertissement... Il est vrai que, depuis quelque temps, elle se faisait tellement de soucis ! La faute en était à Suzanne... Ne penser à rien ! C'est bientôt dit, quand l'avenir de sa fille — et quel avenir ! — est en jeu !

— Je reviendrai demain matin, promet le docteur en prenant congé. Il serait prudent de ne pas laisser la malade seule, cette nuit au moins, recommanda-t-il au colonel qui le reconduisait : elle est un peu fiévreuse.

M^{me} Edelin, d'abord agitée, sommeillait maintenant plus paisiblement. Il était minuit, Suzanne veillait. La jeune fille avait affectueusement persuadé son père d'aller dormir et venait de renvoyer Colette en lui assurant qu'elle-même allait s'étendre sur la chaise longue qui l'invitait au repos...

On n'entendait que la respiration saccadée de la malade que Suzanne contemplait douloureusement.

Combien la pauvre petite avait désiré ce moment de solitude ! Depuis ce soir, une phrase de sa mère lui harcelait le cerveau :

— Laissez-moi tranquille, a-t-elle déclaré aux deux jeunes filles qui s'empressaient autour d'elle ; l'unique remède, pour moi, serait un mot de ma fille... qu'elle refuse de me dire, et que j'attends depuis des semaines !

Affolée, elle prenait à la lettre cette déclaration ; sa mère, si tenace dans ses idées, tellement habituée à plier toutes les volontés, ne lui céderait jamais ; et alors ? Si, pour des « billevesées », des « questions ridicules de sentimentalité », suivant les expressions mêmes dont tante Laure et sa mère qualifiaient les motifs de sa résistance, elle était cause de cette crise !... Si son refus formel d'épouser Néral devait aggraver cette santé précaire, ou — qui sait ? — provoquer le pire, quel remords pour toute sa vie !

Mais, d'un autre côté, devait-elle, en conscience, épouser cet homme qu'elle n'aimait pas..., que cette contrainte, à l'heure où elle se trouvait acculée à l'acceptation, lui rendait odieux ?...

Acculée, oui, car ce mariage : le résumé de toutes les ambitions de sa mère, le *leitmotiv* de tous ses raisonnements, se trouvait mis au premier plan des remèdes préconisés : pas de contradictions... hélas !

Si encore elle avait pu voir son oncle ! lui redemander une formelle ligne de conduite ! Demain matin, si elle peut s'échapper, elle courra vers ce bienfaisant conseiller... Mais elle le connaît d'avance, le conseil ; la défection d'Alain la laissait libre... Sa défection ! Alain !... Comme ce rapprochement hurle ! Il écrase la petite Suzette d'un poids formidable... Oh ! savoir le motif ! Seulement cela !... Après quoi, elle suivrait docilement le fil d'une destinée imprévue...

Dans la solitude peuplée de regrets sans nom, de craintes trop réelles, d'objections révoltées, la pauvre enfant souffrait une mortelle agonie. Sans cette malencontreuse atteinte, elle aurait pu gagner du temps... Du temps ! Ironique ressource quand elle reste seule à l'horizon ! Il faudrait en arriver là..., elle le savait..., elle le sentait...

Elle leva son regard désespéré vers le beau Christ d'ivoire qui « ornait » la chambre de sa mère et murmura, suppliante :

— Oh ! mon Dieu, ne m'abandonnez pas !

Cet appel recevait déjà sa réponse, car une paix inespérée vint détendre, peu à peu, tout son être... Suzanne n'osait trop approfondir de quoi était faite cette paix, de peur d'y démêler un commencement d'acceptation...

Comme si elle avait senti, autour d'elle, cet acquiescement à sa volonté, la dormeuse semblait éprouver de l'apaisement, elle aussi : la respiration était devenue à peu près normale...

Au dehors, par contre, une rafale passa, dans le silence de la rue déserte : l'un de ces tourbillons sournois qui vous guettent aux carrefours, et ne vous lâchent que pour porter plus loin leur rage inutile.

Suzanne frissonna : Comme les âmes, les éléments ont leurs remous... Où... et quand s'arrête la tempête?

Un mouvement de sa mère interrompit la douloureuse songerie ; d'un bond, Suzanne fut près d'elle.

La malade ouvrit les yeux et la regarda avec une tendresse inaccoutumée :

— Tu es toujours là, Suzette ; va dormir, je t'en prie !

Le ton affectueux, et le diminutif, si rarement employé, touchèrent l'enfant plus que toutes les protestations :

— Maman, dit-elle, sans s'aviser du double sens des mots, ne veux-tu donc pas garder, toujours, près de toi, ta petite fille?

M^{me} Édelin eut une visible hésitation ; une sorte de lutte se peignit sur son visage ; cela ne dura qu'une seconde...

Elle caressa, d'un geste, le beau front pur penché vers elle :

— Te garder ! Le rêve serait fou ; les mères n'élèvent pas pour elles leurs filles...

Le cœur de l'enfant battit plus vite... L'heure douloureuse allait sonner ! Et c'était elle-même qui, inconsciemment, venait de provoquer le

déclanchement... Elle murmura, sans savoir même qu'elle traduisait tout haut sa pensée :

— Ce serait si bon de rester là toujours !

— Ma petite Suzanne, si tu voulais !...

La voix était suppliante, le regard angoissé, et Suzanne eut peur de l'émoi de sa mère... Elle eut peur, mais aussi elle entrevit l'âpre joie du sacrifice qui lui faisait signe... Alors, elle n'hésita plus :

— Maman, dit-elle, sois en paix, je ferai ce que tu voudras !

M^{me} Edelin, étonnée de la facile victoire, regarda sa fille ; elle ne manifesta pas la joie que celle-ci pouvait attendre... La lutte de tout à l'heure crispa encore, un instant, ses traits, mais elle se roidit :

— Va, ma Suzanne, merci ! Oh ! comme je vais vite guérir maintenant !... Laisse-moi reprendre mon somme !...

L'inéluctable était accompli. Et, comme si, vraiment, il n'avait fallu que cette parole pour que disparût le péril cardiaque, la malade acheva sa nuit avec la plus parfaite tranquillité !...

Que devient Suzanne à cette heure?... Dieu a pitié d'elle et accepte sa généreuse proposition. Elle sera une fidèle épouse..., une bonne mère de famille... Pour le reste, Néral décidera... Il faudra qu'elle lui dise... L'amour?... Ah ! où sont donc ses vingt ans ? Plus tôt que tout autre, elle a eu la notion du devoir, voilà tout !

Et, chassant définitivement de son cœur

l'image qui ne lui appartient plus, elle murmure, dans une parfaite soumission :

— Seigneur, qu'avant tout votre volonté sainte s'accomplisse !

VIII

Ce furent de correctes fiançailles.

Suzanne était incapable de manifester des sentiments inexistantes, et d'un mot elle avait mis les choses au point :

— Monsieur, je ne voudrais pas surprendre votre affection ; je vous serai soumise, croyez-le ; j'avais eu d'autres projets qui n'ont pas abouti... Je me fais un devoir de vous en prévenir, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir...

Néral était outrecuidant ; il s'était juré d'avoir Suzanne Edelin, il l'aimait à sa façon ; il sembla prendre en souriant cette déclaration.

Cependant une chose l'étonnait outre mesure : pourquoi la colonelle, complètement remise, avait-elle perdu ou annihilé toute autorité à l'égard de sa fille ? Elle avait, dès une première entrevue, mis en contact les deux jeunes gens, et, comme si son rôle devait se terminer là, elle laissait maintenant se dérouler les événements.

De son côté, Suzanne attribuait cela à une sorte de lassitude et s'interdisait d'être, pour sa mère, un nouveau sujet de tracas.

Comme si ce mariage devait être, pour tous, une énigme, Pierre Edelin n'osait croire à sa réalisation ; il connaissait sa petite, et, bien qu'elle lui eût affirmé que c'était elle-même qui avait décidé cette solution, il y faisait toutes les réserves possibles.

L'abbé, un peu mieux documenté, extrayait de ces réserves la très louable possibilité de voir Suzanne accomplir, sans le fallacieux prétexte qu'est l'amour, la tâche réservée aux âmes fortes...

Restait Colette ; rien n'avait pu la convaincre, et les deux jeunes filles gardaient, avec le tact exquis de leurs âmes assouplies, le sentiment du devoir à accomplir, quel qu'il fût !

... Le temps des fiançailles passa vite, et, un beau matin d'avril, Suzanne, désormais M^{mo} de Néral, sortit de Saint-Augustin, blanche comme sa robe...

Ah ! qu'il lui tardait que fût finie cette cérémonie ! Elle dut encore subir de nouveaux compliments au retour à la maison, leur départ devait avoir lieu à quinze heures... C'était le commencement de sa vie d'épouse...

Elle monta enfin chez elle pour échanger ses atours contre une simple robe de voyage. Colette était là.

— Ah ! chérie, murmura Suzanne, tu m'as dit un jour que j'avais du soleil plein les yeux...

— Et aujourd'hui tu pleures, ma Suzette !

— Cela passera ; vois-tu, je suis nerveuse... Maman est heureuse, son désir était de me voir

mariée ; mais papa est triste : tu me remplaceras près de lui...

Cette fois, ce fut l'enfant qui enveloppa de ses bras son aînée, et ce simple geste fit déborder la coupe trop pleine :

— Ah ! vois-tu, je n'avais pas cru qu'il me serait si pénible de porter cette croix...

La petite mariée pleurait maintenant sans arrêt ; Colette n'essayait pas d'arrêter ces larmes qu'elle jugeait bienfaisantes...

Le colonel, retenu au salon par des amis, pénétra enfin dans la pièce :

— 'Tu pleures, dit-il, je m'en doutais !

— C'était inévitable, papa, dit Suzanne d'un ton assagi ; mais, tu vois, c'est fini, nous n'en parlerons plus... Je donnais à Colette mes dernières instructions, ajouta-t-elle en essayant de sourire : elle sera près de toi, c'est entendu, ma remplaçante...

— Ne l'écoutez pas, oncle Pierre ; chacune de nous demeurera ce qu'elle était. Je prendrai simplement « l'intérim » pendant l'absence, et, vous verrez, tout ira très bien.

Un réconfort naissait, même des mots inutiles, venant de cette enfant ; le colonel ne demandait pas mieux. Il avait tant souffert, durant ces semaines de fiançailles..., durant ce mariage...

— Ah ! dit-il, sois heureuse avant tout, ma Suzanne ; pour Colette, l'heure n'est pas venue encore... Pour moi, elle est passée!...

— Passée ! Oh ! papa !

— Allons, ma Suzette, nous perdons notre temps en balivernes !

— Et Robert m'attend, je pense.

Pierre Edelin tendit les bras, et sa fille s'y jeta...

La porte s'ouvrit encore : c'était M^{me} Edelin ; le colonel et Colette disparurent.

La mère de Suzanne semblait tout émue :

— Avant de partir, dis-moi si tu es heureuse, ma fille ?

— Mais... oui, maman ; pourquoi ne le serais-je pas ?

— Tu n'es pas comme les autres..., et je crains, parfois, de t'avoir mal jugée.

— Sois en paix, chère maman, tout est bien. Nous allons rentrer dans quelques semaines, nous nous retrouverons — ou à peu près, — comme par le passé. D'ici là, vous aurez Colette !

— Oui, approuvait M^{me} Edelin d'un ton désolé ; mais pourtant, vois-tu, je regrette...

— Êtes-vous prête, Suzanne ? clame une voix vibrante, celle de Robert. Il est l'heure...

— Il est l'heure, reprend doucement la jeune femme ; adieu, maman !

Elle enveloppe de ses bras celle à qui elle doit la docilité actuelle, puis elle suit celui qui, désormais, est tout pour elle...

.
Depuis trois semaines, ils ont parcouru l'Italie que Néral connaissait déjà. La parfaite com-

préhension de sa femme l'étonne ; il est surpris de ce qu'elle sait, ne se doutant pas qu'une femme pût être autre chose qu'un bibelot plus ou moins intéressant...

De son côté, Suzanne acquiert la conviction qu'à l'égoïsme maternel a succédé l'égoïsme de son conjoint... Elle a l'habitude, qu'importe ! Elle peut l'estimer, c'est tout ce qu'elle réclame de lui.

... Ils rentrent à Paris. La jeune femme tient son rôle avec une aisance consommée. Son père, ravi de la revoir, se demande si, vraiment, elle est... à peu près heureuse ; son affirmation ne le satisfait qu'à demi...

Ce jour-là, « les enfants » déjeunaient à la maison ; ils viennent de repartir. Colette accompagne M^{me} Edelin chez des amis ; tout semble marcher, sinon à merveille, au moins sans à-coups.

Pierre Edelin se remet au travail ; à quoi bon ressasser ce qui eût pu être?...

Durant une heure paisible, il écrit... Mais on frappe chez lui... Son ordonnance lui remet quelques paperasses du dernier courrier ; une lettre attire son regard, qu'est-ce là ? Il l'ouvre en hâte et pousse un cri qui fait aussitôt rentrer l'homme qui sortait.

Sans le voir seulement, le colonel, livide, chancelle ; il porte la main à son front comme pour en écarter le tumulte...

— Mon colonel, murmure l'ordonnance, avez-vous besoin de moi ?

Ce simple mot remit d'aplomb l'officier :

— Merci, dit-il, Ni toi... ni moi ne pouvons rien... plus rien ! acheva-t-il tout bas.

.
Suzanne est heureuse, d'une ineffable joie... elle attend un bébé. Dieu est bon de lui envoyer ce dédommagement, car, dans l'âme de celui qui est sien, rien n'est profond ni délicat ; une absurde jalousie endigue les meilleurs mouvements de sa femme, et la pauvre petite peut mesurer à loisir que rien ne lui donnera la douce paix conjugale, Robert de Néral étant rancunier et mesquin.

Le bonheur d'être mère occupe tous les loisirs, et, le docteur ayant recommandé du repos, elle coud et brode avec amour pour celui qu'elle attend...

C'est le soir... Elle a vu son père et son oncle cet après-midi ; elle est si heureuse ! Colette s'échappe et vient passer une heure avec sa cousine ; elle sourit de sa joie, elle qui, depuis le mariage de Suzanne, a le malaise de deviner une union mal assortie...

Voici Robert. Il faut ne lui laisser entrevoir que la joie, sans quoi... Il entre ; sa femme va à lui et lui tend son front ; il l'embrasse...

Il est accaparé d'un visible projet, et ne se gêne pas le moins du monde pour amorcer une conversation.

— Robert, dit Suzanne, vous semblez distrait ; puis-je m'informer de la cause ?

— Eh oui !... C'est une chose que, j'en suis sûr d'avance, vous n'approuverez pas... Voilà : depuis notre mariage, j'ai entendu parler d'un camarade qui cherche à permuter...

— Oh ! formula Suzanne malgré elle.

Il n'y prit pas garde :

— Il est à Bourges, continua Néral, ef... je viens de lui écrire...

A Bourges !... Et Robert a écrit sans consulter sa femme ! Ceci, plus que tout le reste encore, l'émeut.

Doit-elle, comme une insensée, partir sans protestation ? La mesure est comble, cette fois ! Il ne songe pas même à s'excuser de son œuvre qu'il trouve parfaite ; il en détaille, sans émoi, les bénéfices...

— Mais, dit Suzanne, voyons, c'est impossible !

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Aller à Bourges ! Et je m'y attendais si peu !

— Ce n'est pas immédiat... Cela demande une quinzaine !

— Vous avez décidé ce départ sans même m'en faire part, rexit Suzanne avec une âpreté inaccoutumée.

— Ma foi, j'y ai à peine songé, avoua-t-il avec la plus parfaite inconscience... ou plutôt je dois convenir que j'avais prévu votre résistance ! J'y ai apporté le meilleur des remèdes : ne vous en parler que lorsque la chose serait accomplie...

Une telle impassibilité vibrait dans le ton de l'officier que Suzanne frissonna.

— Ah ! ne suis-je, après tout, que votre esclave ? dit-elle, révoltée.

— Vous êtes ma femme... et devrez venir où j'irai.

— Il y a la manière ; celle-ci, vous l'ignorez, ou — ce qui est pire — vous la méprisez. Vous avez résolu d'aller à Bourges... Votre femme suivra, voilà tout !

La scène avait été rapide, dissolvante ; Suzanne, à bout de forces, pâlisait :

— Je rentre chez moi, dit-elle ; faites-vous servir.

Stupéfait, il la regarda sortir du salon ; elle parvint à sa chambre, se jeta sur un fauteuil, et pleura comme elle n'avait encore jamais pleuré...

Son mari avait donné, sans doute, un motif à son abstention : personne ne s'informa d'elle. Elle se coucha, désolée, après avoir entendu la porte de l'appartement se refermer sur l'officier qui ressortait.

... Trois semaines plus tard, elle était rendue à Bourges, sans que personne, autour d'elle, eût vu son désarroi ; son mari, qui la connaissait, avait compté sur cette force de caractère, mais son père et Colette avaient compris, et, navrés, l'avaient vue suivre ce chemin de misère qui se nomme l'incompréhension.

Néral se jugeait beau joueur, d'autant plus que Suzanne, toute à son devoir, semblait avoir désarmé...

IX

Depuis un mois Suzanne avait le bonheur d'être la mère d'un fils. Le petit Gilles venait d'être baptisé.

Le colonel, sa femme et Colette étaient venus. La jeune femme, à cette heure, jouissait de toute son âme : il était si beau, son petit ! Néral, lui-même, donnait l'impression d'être heureux ; la naissance d'un fils le rendait fier, et la famille Edelin put, sans conteste, attribuer à Suzanne une félicité inespérée.

M. Edelin et Colette s'en montraient surpris, et le père de Suzanne, demeuré seul avec elle un après-midi, s'informa comme malgré lui :

— Dis-moi, ma Suzette, encore une fois, si tu es heureuse ? Heureuse comme j'aurais voulu que tu le sois ?

Elle tenait, en ses bras, son petit Gilles qui venait de s'endormir... Elle affirma :

— En faisant exclusion du passé, oui, papa, je suis heureuse ; vois-tu... ce chéri est un talisman !

Le colonel insista :

— Souvent..., très souvent, ma petite fille, je me le demande !

Elle serra vivement contre elle l'enfant qu'elle avait reçu :

— Dieu m'est témoin que je Le remercie de la part qui m'est faite !

— Tu ne penses jamais plus à...

— Je n'ai ni le temps, ni... la volonté, papa, tu le sais bien, n'est-ce pas ?

— Je le sais ; cependant j'avais besoin de t'entendre encore me l'affirmer, et je le dirai à Colette qui, souvent, s'ôment d'un mot, d'un rien...

Ceci était bon à apprendre, et Suzanne veillerait de plus près à sa correspondance.

— Et maman ? demanda-t-elle à son tour. On dirait toujours qu'en elle il y a quelque chose de changé !

— Oui, j'en suis sûr... Quoi ? Je l'ignore ; dans tous les cas je trouve, en ta mère, un abandon quasi complet de ses prérogatives de jadis.

— C'est curieux ; mais je m'en réjouis pour toi, père, et, à mon tour, je te demande.. si tu es heureux ?

Une crispation transforma, une seconde, le visage de l'officier :

— Ma pauvre petite fille, ce n'est plus de mon temps... Que Dieu te donne, en échange, tout ce qu'Il voudra de joies... Je t'en emprunterai quelques-unes, acheva-t-il en souriant.

Mais Suzanne était émue :

— Ah ! dit-elle, notre part est faite ici-bas... Elle ne se dilatera qu'éternellement.

Une fois de plus, M. Pierre Edelin conçut la vie sacrifiée de sa fille :

— Nous nous sommes trompés, murmura-

t-il, sans qu'une protestation lui vînt affirmer qu'il avait tort ; mais Suzanne réagit soudain :

— Nous voilà bien graves, nous deux ! Laissons hier et demain, jouissons de l'heure présente, qui est bonne...

Le colonel suivait son idée :

— Il m'est si pénible de vivre loin de toi, chérie ! Pourquoi Robert a-t-il voulu quitter Paris ?

Elle ne répondit pas — directement, du moins, — à cette question :

— Dans deux ans, tu auras ta retraite, père, et si maman voulait...

— Peut-être, dit-il, j'y avais songé déjà ; nous avons deux ans encore, et... nous passons notre vie à faire des projets. Ta mère consentirait, je crois, à s'éloigner de Paris qui ne lui dit plus rien. Colette ne demanderait pas mieux...

— Colette voudra toujours ce que tu auras résolu ; mais, d'ici deux ans, elle peut être mariée, dit Suzanne avec un reste de sa délicieuse naïveté.

— Cela m'étonnerait, opina le colonel en souriant. A peu près sans dot, qui la prendrait ? Je ne m'en plains pas, d'ailleurs, elle semble heureuse près de nous.

— Elle l'est, sois-en sûr, mais il faudra bien que sa vie soit aiguillée, elle n'aura pas toujours dix-neuf ans ! Tiens, la voici...

Un pas léger foulait l'antichambre, et la porte s'ouvrit devant la belle jeune fille qu'était maintenant Colette Edelin.

— Qu'as-tu fait de maman? s'informa Suzanne.

— Nous rentrions ensemble à l'instant ; ma tante a eu l'idée d'aller demander à ta cuisinière je ne sais quelle recette, et... me voici !

Elle embrassa le bébé qui dormait toujours sur les genoux de sa mère, et sourit :

— De tous tes trésors, Suzette, c'est celui-là que je t'envie !

Une flamme jaillit des yeux de la jeune femme :

— Mon petit Gilles est ma joie, dit-elle ; que Dieu me le garde !

Elle se leva doucement et posa l'enfant sur son berceau ; elle était si bien habituée, déjà, à son petit, qu'il n'avait pas fait le moindre geste de réveil :

— Dors bien, je veille sur toi, dit-elle souriante, mais tu es mieux ici... Colette, nous parlions de toi à l'instant, papa et moi : je prévoyais ton mariage !

Un rire joyeux salua la déclaration :

— Suzette ! Ah ! laisse-moi jouir du présent ! Me marier ! à quoi penses-tu ? L'essentiel fait défaut, et je n'ai nul désir de devancer l'heure... si, un jour, elle doit sonner !

— Bon, n'insistons pas..., ce sera pour plus tard. Je vais sortir avec vous, j'ai deux heures avant le réveil de bébé !

.
Depuis trois mois, les Parisiens sont repartis.

En l'hôtel de Néral, la vie a repris son cours habituel, sans événements.

Robert tarde, ce soir. Suzanne, à plusieurs reprises, a regardé, avec une inquiétude indéfinie, la pendule de sa chambre.

Une heure s'écoule encore... Évidemment il y a de l'imprévu, Néral est ponctuel. Suzanne s'agite, elle va envoyer voir ce qui se passe. On frappe chez elle :

— Madame, dit le domestique qui entr'ouvre la porte, on vient prévenir que Monsieur est blessé !

— Blessé !... Qui est là ?

— Un adjudant.

Sans un mot, elle court à celui qui détient l'affligeante nouvelle... Comme un ressac se dresse soudain devant les yeux de la jeune femme leur repas de midi : Robert était nerveux, et vraiment, ce lui a été un soulagement de le voir partir ! Combien elle regrette, à cette heure, son impatience !...

Elle est devant l'envoyé :

— Madame, dit celui-ci, on m'envoie vous prévenir : il y a eu une explosion soudaine... M. de Néral est bien malade...

— Une explosion ! Ah !...

— Le blessé n'est pas transportable. Il est à l'infirmerie.

— Je pars avec vous !

La femme de chambre a apporté le manteau et le chapeau de sa maîtresse.

— Veuillez bien sur le petit, lui recommande

celle-ci, et elle part avec l'adjutant qui, en route, lui explique la cause inattendue de l'accident...

Suzanne écoute, bouleversée : son mari, au premier rang, a préservé les autres...

Elle est maintenant à l'infirmierie. Néral, étendu, inerte, semble dans le coma...

— Robert ! murmure-t-elle en lui serrant la main.

Il a entendu sa femme, car un gémissement sort de ses lèvres, et elle a cru saisir le mot : « Pardon ! »

La violence du coup l'a saisie, elle tremble de tous ses membres. Le major s'approche, apitoyé :

— Madame, dit-il, puis-je quelque chose pour vous ?

— Merci... Mon mari est bien mal, n'est-ce pas ?

— Oui, fait-il avec un laconisme qui définit mieux le danger que toute explication.

— Je voudrais près de lui un prêtre... vite !

— Je m'en occupe immédiatement.

Il sort ; il n'y a plus rien à faire au blessé ; tous s'écartent et M^{me} de Néral reste seule... Elle s'agenouille au pied du lit et, ardemment, elle demande que l'âme de Robert attende la visite du prêtre avant de paraître devant Dieu... Car il n'y a aucun espoir, elle le voit, elle le sent, et, malgré elle, dans une effrayante fantasmagorie, toute leur courte union se déroule à ses yeux...



Les minutes s'écoulaient, vibrantes d'inquiétude. La jeune femme se lève...

— Robert ! murmure-t-elle, désolée.

Il fait un effort, et le nom de Suzanne se dessine sur ses lèvres...

Voilà le prêtre... Dieu soit loué !

.

Le soir même, Suzanne de Néral était veuve.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Maman, elle est bien belle, notre maison.

A voir les yeux resplendissants de l'enfant, son opinion, sans contredit, est sincère. Depuis quarante-huit heures qu'il contemple le « Ver luisant », Gilles de Néral n'a pas encore épuisé son admiration.

Il a six ans, à cette heure ; c'est un bel enfant, vigoureux, joyeux de vivre, et présentant le vivant portrait de sa mère.

M^{me} Edelin a été soudainement emportée, il y a trois ans, et le colonel vit, depuis lors, avec sa fille.

Il vient de prendre sa retraite, de concert avec son frère l'abbé, qui sent la fatigue de son professorat. M^{mo} Laure Edelin, elle aussi, est morte prématurément l'an dernier. M^{me} de Néral et Colette étaient ses héritières.

La jeune fille, toujours chez son oncle, ne

semble pas pressée de faire usage de sa très belle dot : ils sont si heureux ensemble !

Rien ne trouble, pour eux, l'inestimable paix..., apparemment du moins. Suzanne est trop raisonnable pour importuner les siens d'une plainte dont elle sent toujours le douloureux écho... Maintenant qu'elle est libre, elle murmure souvent :

— Qu'est devenu mon pauvre Alain ?

Jamais elle n'a plus entendu parler de lui... Quelle singulière chose ! Lui qui l'aimait tant, elle en est si sûre !... S'être marié !

— Maman, réitère Gilles, à qui donc est la grande maison, cachée au fond du jardin, de l'autre côté du mur ?

— Je l'ignore, mon tout petit, répond distraitement la jeune femme.

— Voilà tante Colette, elle va me le dire !

Laissant sa mère à d'interminables réflexions, le bambin bondit vers sa tante, qui l'écoute toujours avec une parfaite bonté et semble ne devoir jamais tarir de discours, dès qu'ils intéressent Gilles.

— Tante, à qui est cette maison ? clame-t-il, pressé de savoir.

— Je ne sais pas, mon chéri ; nous arrivons et ne sommes pas encore au courant de nos voisins.

— Notre maison a nom « Ver luisant », et celle-là, le sais-tu, tante Colette ?

— Celle-là est d'une époque où l'on n'éprouvait pas le besoin d'étiqueter sa propriété...

Mais il n'écoute plus :

— Il y a un trou dans le mur, viens voir !

— Ceci est plus grave, nous devons en aviser le voisin ou prendre nous-mêmes les précautions d'usage. Mais tu vois donc tout, toi ?

M^{me} de Néral avait rejoint la jeune fille et l'enfant.

— Gilles est tout à la joie, dit-elle ; moi, je suis un peu désorientée parmi les ouvriers que papa et parrain dirigent, je me suis bravement sauvée.

— J'en ai fait autant, avoua Colette dans un bel éclat de rire... Ici, nous n'avons plus que... le souci d'à côté, ce qui est moindre...

Elle désigna, d'un geste, le beau logis d'en face :

— Avant-hier, hier, la maison était fermée ; aujourd'hui elle l'est encore ; le nom sera facile à trouver : nous l'appellerons « Mystère », veux-tu, Gilles ?

— Je veux bien, dit gravement l'enfant aux boucles brunes, comme s'il s'agissait d'une chose d'État.

En ce beau matin de juin, c'était un enchantement de voir, dans le jardin, fort bien tenu, du « Ver luisant » ce joli groupe : Suzanne — qui a maintenant vingt-huit ans, — n'a pas vieilli. Elle dissimule très bien ce qui est, malgré elle, le fardeau de sa vie. Elle l'accepte généreusement d'ailleurs...

Colette est resplendissante ; ses vingt-cinq ans lui donnent une éclatante beauté. Depuis « sa

dot », les épouseurs affluent, et si Suzanne la prie d'examiner le sujet :

— Non, vois-tu, dit-elle ; je veux mieux... ou rien ! Je suis si heureuse avec vous !

Jamais encore elle n'a goûté le bonheur comme aujourd'hui ; elle conserve, de ses jeunes années, un souvenir attendri... L'avenir, Dieu le garde !

Suzanne, héritière de son mari, réserve pour l'enfant tout l'avoir du père, mais la richesse, venue de tante Laure, est maintenant la propriété de tous.

L'abbé Edelin, plus âgé que son frère, a accepté chez lui l'hospitalité. Sa fortune personnelle est suffisante pour lui assurer l'indépendance ; le prêtre trouve ici une « pension » attrayante. Il peut continuer à étudier la musique religieuse et donne à Gilles les premiers éléments d'instruction... Parfois, il oublie même l'âge de son élève, mais Suzanne y veille :

— Parrain, dit-elle, rendez-moi mon fils !

Le petit, élevé dans ce grave milieu, s'y adapte fort bien, et, de plus en plus, on trouve en lui la raison précoce qu'avait autrefois sa chère maman.

Le colonel est heureux comme il ne l'a jamais été ; il « se laisse vivre », dit-il en souriant.

Revenir au pays de leur enfance a été, pour les deux frères, un bonheur précieux, et, le « Ver luisant » s'y trouvant à vendre, le colonel n'hésita pas. Rien ne les retenait à Paris ; plus tard, pour l'enfant, on verrait.

L'église, toute proche, leur était une indispensable ressource ; et Suzanne, ayant pu amener, en Maine-et-Loire, le couple de braves gens qui, à Paris, assumait leur service, n'était encombrée d'aucun souci matériel...

Les deux jeunes femmes longeaient le jardin à la suite de l'enfant ; M^{me} de Néral se retourna : au bout de l'allée, le « Ver luisant » apparaissait entre les arbres, délicieux à contempler :

— Quelle bonne idée a eue papa de nous acheter ce petit nid ! A quatre kilomètres d'Angers, c'est l'idéal, ne trouves-tu pas, Colette ?

— Oui, dit celle-ci ; mais, pour admirer franchement, il me faut... être installée. Cette maison mystérieuse d'en face me semble, en ce sens, détenir toutes les félicités.

Gilles a raison : ici le mur s'écroule. Un énorme trou ouvre, entre les deux propriétés, sa brèche indiscrete ; de là on pouvait contempler à loisir ce que Colette nommait le « Mystère », et, tout autour, des allées incultes qui décelaient l'abandon. Cet abandon, cependant, n'était que relatif ; la maison avait très belle apparence, et l'ordre qui régnait autour du perron indiquait, tout au moins, une présence vigilante, mais le reste de la propriété était négligé. Le printemps avait semé partout, à sa fantaisie, une multitude de graines que le soleil épanouissait :

— Que c'est beau ! murmura Colette émerveillée.

— Mieux que tout ce que nous faisons ; regarde, à côté, notre jardin ratissé !

La différence était sensible en effet, comme aussi la structure des deux habitations ; « Mystère » prenait l'allure d'un château, avec ses deux pans en retour. Le soleil, en ce moment, éclairait la façade et révélait la solidité des murailles ; le petit « Ver luisant » paraissait bien modeste de l'autre côté du mur ; il était suffisant, avec son seul étage et son grand jardin, qui, à l'arrière, devenait potager, mais auprès de « Mystère » on eût dit un jouet.

Un pas alerte, dans le jardin, les rappela à la réalité :

— Ah ! dit en riant le colonel, je vous prends en flagrant délit de curiosité, et... je viens vous aider.

— Ne te moque pas de nous, papa ; vois si ce parc, ainsi vêtu, est merveilleux !

— Je le constate, ma Suzanne ; mais je viens vous rappeler qu'il est l'heure de déjeuner. Jean et moi mourons de faim ; d'ailleurs le couvert est mis.

— Déjà ! Mais le temps fuit, ici ! Père, nous te suivons.

Et, joyeusement, la famille rejoignit l'oncle Jean à la salle à manger.

— Qu'avez-vous fait d'intéressant, ce matin, parrain ? questionna la jeune femme.

— Un tas de choses, dit l'abbé Edelin ; les ouvriers, ton père et moi avons eu raison d'une

quantité de questions : nos chambres sont prêtes.

— C'est l'essentiel.

— Il y a encore l'aménagement du salon, du bureau... oh ! celui-là, Pierre, nous le voulons splendide, n'est-ce pas ! Nous y aurons chacun notre « compartiment » de travail... Mais à quoi penses-tu, Suzanne ?

— A tout... et à rien ! Heureusement Françoise a plus de tête que moi.

Celle-ci, déjà, commençait à servir.

— Que faites-vous tantôt ? dit M^{me} de Néral.

— Maman, si tu veux, nous aiderons grand-père et oncle Jean !

C'était le premier contact de l'enfant avec la campagne, et son âme naïve eût voulu communiquer aux autres le juvénile enthousiasme qui la transportait.

— Gilles, dit sa mère, tu abuses de la transplantation ! Tu sais qu'il ne faut, quand on est petit, parler à table que pour répondre... si on vous interroge.

— C'est que j'ai tant de choses à dire, émit-il drôlement.

— Tant de choses que l'oncle Jean et moi te permettons de les dire..., si toutefois ta mère veut bien !

Celle-ci sourit sans répondre ; l'enfant esquissa un geste de bravo et entama, sans autre préambule, l'histoire de la maison mystérieuse.

— Qu'est-ce que cela ? dit l'oncle Jean, lequel,

ayant sa chambre du côté opposé à la maison voisine, n'avait rien remarqué.

— Des habitants cachés ou absents... Je penche vers la seconde hypothèse.

— Et cela intrigue Gilles? Nous sortirons tous deux cet après-midi, mon garçon, tu me montreras cela.

Sortir avec son oncle était, pour l'enfant, une joie inédite et d'autant plus appréciable! Ah! que l'heure était bonne! Il en oubliait déjà la maison d'à côté et prenait l'air grave qu'allait nécessiter le nouveau protocole.

— Je vais laisser à ton grand-père le mérite de l'organisation; c'était charmant ce matin...

... mais ce l'est déjà moins!

« Tantôt on organise le salon, je permute avec Suzanne; demain, nous agençons le bureau tous les deux, Pierre? »

— Fais à ton idée, mon ami, mais j'ai bonne envie de te suivre tantôt, je l'avoue. Les bibelots du salon ne me disent rien; Suzanne et Collette vont infiniment mieux s'en tirer que moi...

Voilà pourquoi le côté masculin de la maisonnée s'en allait, sans crainte du soleil, prendre connaissance du village, éloigné de deux cents mètres.

L'abbé Edelin l'avait frôlé, ces deux matins, pour aller dire sa messe; le chemin longeait le mur de la propriété voisine, un mur bas, exhaussé d'une grille de ferronnerie qui permettait d'admirer encore les jeunes pousses ensoleillées.

Les trois promeneurs s'en donnaient à cœur joie ; Gilles babillait sans relâche... Ils arrivèrent à la place qui, couverte de marronniers, leur offrait un bienfaisant abri.

— Vois, au fond, ce bijou d'architecture, dit l'abbé Edelin, en désignant l'église.

— Je n'ai pas encore rendu mes devoirs au Maître du lieu ; nous allons ensuite admirer à loisir ce monument, qui paraît très beau pour une église de campagne.

Au loin, à l'arrière, s'accotait le pays, sans prétentions, avec ses maisons basses, mais sans pauvreté.

— Nous venons de la maison au village dans une admirable solitude, remarqua le prêtre ; l'hiver même, le chemin en déclivité, entraînant l'eau dans le ruisseau profond, doit se trouver en parfait état ; tu as eu vraiment la main heureuse, Pierre, de nous amener en ce joli coin.

— J'hésitai quelques heures, à l'agence d'Angers, entre celle-ci et une autre propriété plus grande, mais qui nécessitait des réparations. Comme notre « Ver luisant » se trouvait habitable, j'ai, après ma visite, fixé mon choix sur lui, et je ne crois pas que nous ayons à le regretter, puisque le pays lui-même nous convient.

— Grand-père, pourquoi notre maison a-t-elle nom « Ver luisant » ? questionna Gilles qui, depuis quelque temps, réfléchissait.

— Je n'en sais rien, vois-tu, affirma le colonel ; mais l'oncle Jean avait trouvé :

— Hier soir, dit-il, vous dormiez tous, il faisait un clair de lune splendide, j'ai arpenté le jardin pendant une demi-heure, ne me lassant pas d'admirer notre petit logis, et la lumière le frappait, à la fois, si pleinement et si discrètement, que je lui aurais donné ce nom, s'il ne l'avait possédé d'avance. Le « Ver luisant »... Celui qui a trouvé son titre a vraiment harmonisé le charme particulier de notre demeure.

Ils admirèrent l'église qui recélait un vieux jubé, fort bien conservé, et de très belles stalles. Mais ce qui plaisait à l'abbé, c'était l'orgue, dont il espérait parfois se servir ; il y avait, à la maison, celui de Suzanne, mais louer Dieu en sa présence lui semblait infiniment meilleur.

Lorsqu'ils rentrèrent au chalet, l'agencement du salon se terminait.

— Êtes-vous ravis ? questionna Suzanne.

Un triple « oui » répondit spontanément à la demande de la jeune femme, et elle, qui ne vivait que pour la joie des autres, sentit, en son cœur, le bienfaisant apaisement : ils étaient heureux, tout était bien !

II

Depuis quinze jours ils sont là ; l'installation est parachevée. Le colonel arpente, en ce moment, le jardin, suivi de son petit-fils qui ne le quitte pas plus que son ombre.

Ils allaient, tous deux, sans y prendre garde, vers le coin de mur détérioré, lorsque les yeux de l'enfant, plus incisifs, aperçurent une ombre :

— Grand-père, dit-il, il y a quelqu'un dans le jardin de « Mystère » !

— Tiens, c'est une nouveauté ! Mais, comme nous sommes chez nous, et le voisin chez lui, nous pouvons aller, mon petit, nous verrons...

Ils arrivèrent en face du mur écroulé ; un homme était là, entassant les cailloux tombés dans le parc, dans le but évident de se remettre chez lui. Un petit bout de muraille s'élevait déjà...

Apercevant M. Edelin, l'homme salua, mais, en lui rendant son salut, le colonel le regarda attentivement, et aussitôt un nom monta à ses lèvres :

— Ah ! Guilbaud !

— C'est vous, mon colonel !

— Je ne suis plus ton colonel, mon pauvre ami, mais c'est moi tout de même... Que fais-tu ici ?

— Je garde, avec ma femme, la propriété que voici, ne pouvant faire mieux : les « Roches » ne m'ont laissé qu'une jambe... Nous habitons un petit chalet au coin du parc.

— Il y a combien ? Vingt ans, au moins, que tu étais mon ordonnance... La guerre nous sépara.

— Et... ma colonelle ?

— Elle est morte ! dit brièvement M. Edelin.

— Ah !... Et M^{lle} Suzanne ?...

— Est veuve... Ce petit moucheron est son fils. Ainsi la vie se déroule...

— Alors, mon colonel, ce serait vous notre voisin ! Eh bien ! moi qui prenais la précaution de relever la muraille, triple sot que je suis !

D'un bras vigoureux, que les « Boches » n'avaient pas amoindri, il cogna dans la réparation fraîche et celle-ci s'abattit à ses pieds.

— Mais, dis donc, formula M. Edelin, le propriétaire ne sera peut-être pas de cet avis-là !

— Ah bien ! ce n'est pas lui que ça gênera ; nous sommes ici depuis quatre ans, il n'est jamais venu ; je vous avoue que j'ignore même son nom. Le notaire, dont je faisais le jardin, me dit un jour : « Je cherche un garde pour la propriété du haut du bourg ; ça ferait peut-être votre affaire, Guilbaud ? La maison a besoin, de temps à autre, d'être acrée ; vous auriez le logement, le potager et une petite redevance... Ma foi, j'ai accepté !... Alors, mon colonel, ce joli chérubin est à vous ?

— Mais oui.

— Eh bien ! je vais lui réédifier un passage pour lui. Il serait content, je parie, de s'amuser dans le parc ; vous pouvez être tranquille, il n'entre rien, ni personne ici, que ma femme ou moi ne le sachions.

Une immense joie illuminait les yeux de Gilles ; il n'osait rien dire, mais regardait son grand-père avec une mimique très expressive...

— Merci, Guilbaud ; l'enfant restant aux alentours, je n'y vois pas d'obstacle, mais il

nous faut consulter sa mère. J'irai demain te faire une visite.

M^{me} de Néral se souvenait très bien de Guilbaud. Il avait la confiance de toute la famille, et la jeune femme se rappelait encore les contes qu'il lui disait..., qu'il leur disait à tous les deux, elle et Alain, quand celui-ci passait les jendis à la maison.

Elle-même irait le voir avec son père ; elle avait promis à Gilles de lui répondre après cette entrevue. Il ne rêvait plus que de « Mystère » ; il imaginait déjà tout ce qu'il aurait de plaisir à parcourir ces allées fleuries dont personne ne s'occupait, et tante Colette écoutait tous les projets :

— Grand-père et maman y sont, en ce moment, dit-il, épiant déjà le retour...

Mais M^{me} de Néral et le colonel s'égarèrent avec Guilbaud dans les lointains souvenirs : il s'était marié, dès son retour du régiment, avec la « payse » qui l'attendait. C'était à la veille de la guerre. A leur immense peine, ils n'avaient jamais eu d'enfant.

M^{me} de Néral, amicalement reçue dans le petit chalet, revint enchantée du voisinage : Catherine, la femme de Guilbaud, était, à la fois, très simple et très accorte, et, vraiment, rien ne s'opposait à la présence de Gilles près de ces braves gens auxquels elle avait promis cette joie.

Aussi, le lendemain, elle leur conduisit elle-même son fils :

— Tu sais le chemin, dit-elle ; je t'attends dans une heure.

— Je le conduirai moi-même dans votre jardin, Madame ; d'ici là, il ne me quittera pas.

L'attrait de la nouveauté exerçait, sur l'enfant, sa délicieuse attirance ; ils devinrent, Guilbaud et lui, des amis. Dès que Gilles était libre, il courait vers la propriété voisine, et l'ancien soldat lui contait, en bêchant ou sarclant son jardin, les mêmes histoires qu'il avait dites à sa mère autrefois. L'enfant était ravi. Son grand-père venait avec lui, parfois, et les deux hommes échangeaient, à loisir, leurs impressions.

Tout ce bonheur durait depuis quelques semaines et semblait devoir se prolonger indéfiniment, lorsqu'un jour le notaire appela Guilbaud :

— Je reçois, lui dit-il, un mot du propriétaire de votre maison : il vous demande de préparer deux chambres, puis le bureau et la cuisine. Il vient, je crois, la semaine prochaine, et s'informe si vous pourriez assurer un service très simplifié... Évidemment, les conditions de votre emploi seraient modifiées...

— Je crois que oui, s'il veut se contenter de nous ; ma femme suffirait à la cuisine, je ferais le reste.

— Je puis lui répondre que c'est convenu ?

— Oui, s'il n'est pas difficile, assura le brave homme.

Mais, en revenant, il songea soudain à Gilles :

« Ah ! ça, par exemple, c'est désolant, se dit-il ; voilà trop longtemps que nous étions tranquilles, cela ne pouvait durer ! »

Il allait devoir prévenir le colonel. Celui-ci apparaissait, à point nommé, au tournant du chemin. Guilbaud le rejoignit à la hâte :

— Ah ! mon colonel, dit-il, je suis là à me désoler !

— Qu'as-tu donc ?

— Mon « patron » s'avise de nous arriver la semaine prochaine !

— Eh bien ! je vais prier ma nièce de chercher une autre épithète pour la maison ; mais Gilles va être malheureux !

— C'est à lui que je pense justement !

— Nous le retiendrons au « Ver luisant ». Ton propriétaire ne fera que passer, sans doute ?

— J'ignore. Je viens de promettre notre service au notaire... Ma foi, je ne serais pas fâché de la solution, s'il n'y avait notre petit que cela va grandement désobliger.

— Nous n'y pouvons rien, mon ami. Gilles est un peu gâté ; il faut qu'il s'habitue aux fantaisies de la vie.

— Mon colonel, ne lui en parlez pas tout de suite, ce sera seulement la semaine prochaine.

... Mais la semaine prochaine arriva dardare, et il fallut toute une diplomatie pour que l'enfant comprît qu'il ne devait plus aller dans ce beau jardin où on jouait si bien ! Sa logique enfantine désapprouvait cet imprévu :

— Je suis si petit, maman, expliquait-il, je ne ferais guère de bruit ; je ne gênerais pas ce monsieur !

— Mais que dirais-tu, toi, mon bonhomme,

répliqua le colonel, si tu voyais le voisin déambuler, sans se gêner, dans le jardin du « Ver luisant » ?

L'enfant réfléchit une seconde :

— C'est vrai, dit-il, mais c'est bien contraignant.

Et comme une larme perlait aux yeux du petit, son grand-père formula en guise de consolation :

— Voyons, ne te fais pas de chagrin, notre voisin ne sera pas longtemps là, et nous reverrons Guilbaud.

Mais Gilles restait triste... Il n'écoutait plus les histoires de tante Colette ; son grand-père et son oncle le déridaient à peine, et le voisin était arrivé depuis quelques jours déjà lorsqu'un après-midi, M^{mo} de Néral ayant relâché la surveillance, l'enfant disparut ; il n'était nulle part au « Ver luisant ».

Elle courut à la brèche. Un homme était là, à deux pas du passage équivoque, et la jeune femme s'arrêta, une seconde interdite.

— Monsieur, dit-elle, veuillez me pardonner, je cherche mon fils ; il a dû enfreindre ma défense et pénétrer chez vous par cette ouverture commode...

L'homme était jeune, de trente à trente-cinq ans ; il s'inclina avec courtoisie :

— Madame, dit-il, veuillez me pardonner, c'est moi le coupable ; votre petit examinait le parc avec une si évidente envie d'y pénétrer que je l'ai envoyé rejoindre ma fillette, qui se

trouve ici très dépaysée... Voulez-vous me permettre de me présenter? ajouta-t-il : Maurice Agofroy...

— M^{me} de Néral, repartit Suzanne... Vous me voyez absolument désolée de l'incartade de mon pauvre Gilles, malgré toutes mes recommandations.

— Il a visiblement hésité...

— Il aurait dû obéir.

— Je vais vous le renvoyer, pour ne pas estropier la question de principe, dit en souriant M. Agofroy. Je m'étais réjoui de donner à ma petite Simone ce gentil compagnon ; elle n'est pas forte, compléta tristement le nouveau venu.

Le cœur de Suzanne s'émut :

— Si Gilles amuse votre fillette, proposait-elle, je vous le renverrai de temps en temps ; les petits se comprennent, et rien ne vaut, pour l'un d'eux, la compagnie du semblable.

— Merci, Madame. C'est à cause de cette santé précaire que je suis ici pour un temps indéterminé.

— Croyez, Monsieur, que je forme les meilleurs vœux pour l'enfant...

Il s'inclina, ému.

— Voulez-vous m'expédier mon fils? Je vous le renverrai demain, à cette heure.

— Oui, Madame, et mille fois merci !

Le jeune homme s'éloigna ; M^{me} de Néral le regardait pensive : elle avait obéi à un empressement prématuré, que savait-elle de cet homme? Mais tout, en lui, révélait l'éducation

parfaite ; et quelque chose, elle ne savait quoi, lui disait que c'était là un caractère de choix... Son père et son oncle la conscilleraient d'ailleurs...

Gilles, un peu inquiet, arrivait déjà, et sa mère prit l'air sévère que requérait la situation :

— Eh bien ! que t'avais-je dit ?

— Le monsieur m'a fait entrer, maman, murmura-t-il confus.

— Oui, mais je t'avais défendu de venir ici... J'ai parlé tout à l'heure à M. Agofroy...

— Sa petite fille est malade, remarqua Gilles, en s'emparant d'une perche qui ne lui était pas tendue.

— Qui était avec vous ?

— Sa bonne... Elle a une grande coiffe...

— Rentrons, dit M^{me} de Néral ; je veux en parler à ton grand-père, et nous verrons...

Ce dernier mot ranima un peu la confiance du petit. C'était si simple d'aller vers la pauvre fillette, étendue sur une chaise longue au bon soleil ; et lui, Gilles, saurait l'amuser... Sa bonne savait déjà, car elle lui disait un conte qu'il n'avait jamais entendu... et dont il n'avait pu savoir la fin... Mais d'avoir été rappelé par sa mère, et pris en flagrant délit de désobéissance, désolait son amour-propre. Pourtant, le monsieur avait souri...

Il trottinait lestement près de sa mère qui ne lui parlait pas... Ces événements divers harcelaient sa pensée lorsque tous deux pénétrèrent dans le hall où l'abbé et son frère lisaient...

M^{me} de Néral leur conta l'odyssée de Gilles, lequel, à cette heure, ne pensait plus qu'à sa désobéissance, car grand-père avait pris un air très mécontent.

— Eh bien ! mon ami, dit-il, si tu traites ainsi la consigne, je te punirai sévèrement. Ta mère, quand elle était enfant, ne m'a jamais désobéi, et j'exige que tu en fasses autant ; nous t'avons défendu le parc, occupé maintenant...

— Il y a, paraît-il, une fillette souffrante, dit M^{mo} de Néral ; j'ai vu son père qui m'a demandé de laisser Gilles avec elle, de temps en temps...

— Nous verrons cela ; dans tous les cas, tu vas me promettre formellement de n'y aller jamais sans que nous le sachions !

— Je promets, grand-père, dit l'enfant qui avait peine à retenir un sanglot, et... je vous demande pardon !

— Ce soir, nous sortirons tous deux, formula l'abbé apitoyé ; mais souviens-toi, Gilles, que tu dois obéir en toutes circonstances, tu as compris ?

L'incident fut clos...

III

Et maintenant, entre « Mystère » et le « Ver luisant », l'accord est parfait.

M. Agofroy était veuf depuis trois ans ; sa fillette en avait quatre.

Au moment de la naissance de l'enfant, ils étaient en Bretagne, le docteur ayant préconisé l'air de la côte pour la santé de la jeune femme ; celle-ci ne semblait pas profiter beaucoup, cependant, de cette ordonnance, et il fallut une nourrice à la petite. Ils eurent la chance de trouver, sur place, cette femme ; son mari venait de disparaître en mer, lorsqu'elle entra à leur service, et son bébé de mourir du croup. Elle s'attacha à la petite Simone de toutes les forces de son cœur éprouvé ; elle n'hésita pas à se rendre à Paris avec ses maîtres, et donna son dévouement sans bornes à l'enfant dont elle remplacerait bientôt la mère... Celle-ci, en effet, mourait quelques mois plus tard. M. Agofroy en avait eu bien de la peine ; puis son art — car il était peintre — le reprit tout entier.

Depuis lors, ils n'avaient pas quitté Paris ; Simone se portait à merveille..., mais, depuis trois mois, elle donnait de l'inquiétude à son père : elle grandissait beaucoup ; une fièvre l'avait prise et ne s'en allait plus ; l'enfant ne se remettait pas de cet état de langueur... Voilà pourquoi ils étaient maintenant en province.

... L'air parfumé de l'Anjou devait rendre ses forces à la fillette...

Elle va mieux, et Gilles voit, avec plaisir, sa petite amie quitter la chaise longue pour le suivre dans les allées fleuries, munie d'une immense tartine qu'elle dévore à belles dents.

M. Agofroy a trouvé, aux alentours, de merveilleux sites, et, maintenant que la santé de

sa fille lui laisse sa liberté d'esprit, il peint...

Le petit « Ver luisant » lui a semblé si délicieux qu'après en avoir obtenu la permission il le « croque » sur toutes ses faces. Il a fallu, pour cela, s'approcher du modèle, et les relations entre les deux maisons voisines deviennent très amicales.

Le peintre est sérieux et intelligent ; il a trouvé, dans la famille Edelin, une ressource inattendue. Depuis deux mois il est là, et ces deux mois ont passé si vite !

Demain soir, lui et sa fille dînent chez le colonel. Suzanne et Colette discutent, en ce moment, le menu en faisant leur promenade journalière. Gilles gambade autour d'elles. Le ciel est sans nuages, tout est paisible et lumineux.

— Le beau pays ! murmure Colette, ravie d'elle ne sait quelle joie..., mais Suzanne la devine, cette joie : la jeune fille a-t-elle trouvé, en leur voisin, son idéal?... Elle n'en dit rien... Seule la teinte rose qui illumine son visage, à chaque rencontre de M. Agofroy, révèle, à sa cousine, la vérité. Celle-ci s'en réjouit ; ah ! que Dieu lui donne le bonheur qu'Il lui a refusé, à elle !

Comme si elle avait conscience de cet amour discret, Simone montrait, pour Colette, une préférence visible. Tous le remarquaient, et la jeune fille, englobant la fillette dans son affection profonde, lui prodiguait ses caresses et lui disait les jolies choses dont les mamans ont le secret. Pourtant, M. Agofroy ne témoignait

pas ses sentiments, et on eût bien étonné M^{mo} de Néral en lui disant que, petit à petit, dans l'âme du peintre, l'amour, en effet, s'était introduit, mais que ses effluves allaient à elle... Il n'avait pas « choisi » : il avait découvert, un jour, qu'il aimait la jeune femme...

Nul ne pouvait s'en douter, et l'intéressée moins que tout autre.

Les deux cousines allaient au hasard devant elles, prolongeant, chaque jour, leur exploration.

— Oh ! Suzanne, vois donc le joli champ, dit Colette.

Des milliers de tiges roses et transparentes comme du verre filé recueillent les lueurs caressantes du soleil ; elles semblent les communiquer à leurs légères feuilles, lesquelles recèlent, du rose tendre au grenat foncé, toute la gamme du rouge somptueux ; les dernières venues, non mûries encore, mélangent, à cette splendeur, leur délicat onyx vert !

Colette joint les mains, extasiée, et Suzanne sourit :

— Tu ne te douterais pas, je gage, que, de toute cette beauté, naîtra l'humble blé noir !

— Le blé noir ! Oh !

— Ne dirait-on pas que le Maître a vêtu ce pauvre aliment avec un soin privilégié !... Gilles !

Mais Gilles galope ; il jette, dans l'air, un cri de joie :

— Maman, voilà Simone !

La présence, ici, de Simone révélait un accompagnateur, et les promeneuses aperçurent, tout à coup, le peintre qui essayait, sans trop de succès, de rendre, sur la toile, le joli ton des tiges de blé noir baignées de soleil.

Il était assis à l'ombre de la haie, et, en apercevant les arrivantes, il se leva vivement :

— Ah ! dit Suzanne, nous admirions, mais vous faites mieux : vous reproduisez !

— Hélas ! j'essaie... C'est merveilleux, ne trouvez-vous pas ? Aussi j'en suis pour ma peine, je gâche tout !

Simone embrassait, tout d'abord, Colette, sa préférée, puis elle vint à M^{me} de Néral, pendant que la jeune fille tendait, en rougissant, sa main à M. Agofroy.

— Nous n'avions pas prévu le plaisir de cette rencontre, dit-elle, en écartant, de son mieux, l'émoi envahissant ; vous connaissez, mieux que nous, les jolis coins !

— Mon métier est de les découvrir ; à Paris, nous ignorons tant de choses !... Tant de belles choses !

— Colette et moi étions, tout à l'heure, en extase devant ce prodige !

— Je n'ose, Mesdames, vous proposer un coin de mon « salon », dit le peintre, en désignant son installation.

— Il faut que nous rentrions, merci !

— J'y ai une compagne... que le paysage n'absorbe pas. Annette s'occupe de la lessive ; je me suis chargé de ma fille.

— Confiez-nous Simone, elle jouera jusqu'à ce soir avec Gilles.

M. Agofroy acquiesça, en protestant pour la forme, mais ravi, au fond, de rester à son rêve.

— Lisez-vous, Madame, le livre que je vous ai prêté, dit-il soudain : *La Cité déserte* ?

— Je vais le commencer ce soir ; hier, j'ai été prise...

— Vous verrez comme il est vivant..., poignant, puis-je dire ! J'ai lu plusieurs des livres de mon ami : aucun ne m'a ému comme celui-là !

— J'ai hâte de le connaître, alors, merci !... Ne vous inquiétez pas de Simone, nous vous la reconduirons !

En maniant son pinceau, le peintre revoyait la belle jeune femme qui avait pris son cœur. Il ne connaissait rien de sa fortune. La vie, relativement simple, du « Ver luisant » n'indiquait pas de fabuleuses ressources ; que lui importait ! Il gagnait suffisamment pour fonder un autre foyer..., mais, voudra-t-elle ? M. Agofroy ne fréquentait que par hasard la société ; l'idée de se remarier ne lui était jamais venue, il avait fallu ce court séjour à la campagne pour modifier ses plans ; il avait connu immédiatement M^{me} de Néral...

Une idée lui venait : pourquoi était-ce plutôt Suzanne que Colette qui occupait sa pensée ? La jeune fille était délicieuse..., oui..., mais le cœur ne détaille pas ses raisons !

Il cherchait maintenant quel obstacle pourrait faire dévier ce bel avenir ? M^{me} de Néral

conserve un correct demi-deuil, cependant elle ne semble pas se morfondre en des regrets inconsolables... Et, faisant un retour sur lui-même, il se dit que la meilleure affection peut accueillir un nouvel objet, quand celui-ci réunit les conditions essentielles. Il y a trois ans que Germaine, sa femme, est morte... Il l'aimait de toute son âme... Qui lui eût dit qu'un jour, sans qu'il l'eût voulu ni cherché, une autre silhouette féminine occuperait sa pensée ! F'allait-il qu'il vînt dans ce petit coin d'Anjou, pour que sa route, qui lui semblait tracée, fît une telle courbe !...

Suzanne, dans son intimité, à lui, ce serait parfait ! Et quelle maman pour sa fille !... Encore une fois quel sera son avis ?...

Au « Ver luisant », où les promeneuses sont rentrées, le même problème occupe l'imagination de Colette.

Les deux enfants jouent ; M^{me} de Néral, pré-occupée de son dîner du lendemain, est allée à la cuisine, et la jeune fille est remontée chez elle.

Elle analyse ce qu'elle a vu..., et une ombre passe sur son front : pour la première fois, une idée l'effleure : M. Agofroy pourrait aimer Suzanne ! Celle-ci ne semble pas s'en douter, d'ailleurs, mais il est possible que cela soit... Possible ?... Probable serait plus juste ; pourquoi n'y a-t-elle pas songé plus tôt ?... De déduction en déduction, Colette en arrive à la quasi-certitude... Pourquoi a-t-elle pu croire à cet amour ? Un sentiment complexe l'agite à cette heure :

va-t-elle disputer à Suzanne la possession de ce cœur qui se penche vers elle? Non, certes! Et pourtant! Pourtant, elle pleure, la petite Collette... Jusqu'alors elle était restée si indifférente à la recherche de ceux que sa fortune attirait; pourquoi a-t-elle cru possible un sentiment qui ne s'adressait pas à elle?...

Un appel la fait tressaillir..., ce sont les enfants; ils sont seuls! L'idée d'un devoir à remplir repousse la peine à l'arrière-plan et la jeune fille rejoint les petits qui l'accueillent avec une joie débordante... Son cœur en est réconforté... Dieu soit béni de lui réserver la joie de donner, autour d'elle, du bonheur! Et, chassant loin toute pensée déprimante, elle se mêle au jeu des petits...

.
M^{me} de Néral vient de coucher Gilles; la course, un peu longue, l'a fatigué; il dort déjà. Elle ouvre, un peu indifférente, *La Cité déserte*; elle veut donner, demain, son appréciation à M. Agofroy... Elle va lire une demi-heure, elle est lasse aussi... Mais dès la première page elle est conquise... Elle lit..., lit... Ce style! Si semblable à celui d'Alain!... Encore cette folie! Alain ne signait-il pas ses œuvres de son nom?

Mais le roman lui-même?... Elle voit se dérouler, comme sur un écran, leur vie à tous les deux..., leur vie jusqu'aux fiançailles... Après? Elle lit toujours... Cette œuvre n'a pas été imaginée, elle a été vécue..., c'est ce qui fait son empoignante beauté!

Elle l'a lu d'une traite, ce livre ! Demain, elle le donnera à son père... sans commentaires, cela vaut mieux ; elle aura son appréciation... La sienne, Suzanne s'en méfie ; l'image trop chère vit toujours en elle-même, et elle peut prêter, à son imagination, des inexactitudes !... Alain !... Qu'est-il devenu ? Elle se pose, toujours avec la même angoisse, la question habituelle...

Elle ne peut dormir, et les lueurs roses du matin s'éparpillent autour d'elle lorsque, enfin, ses paupières se ferment...

Quelques heures de sommeil l'ont remise d'aplomb, bien que la même pensée la poursuive : l'auteur est l'ami de M. Agofroy ; elle lui demandera son nom, mais elle veut le demander à lui seul, pour ne pas remettre d'inquiétude au front de ses aimés. Ce soir, elle trouvera l'occasion de lui en parler, cela vaut mieux, pour ne pas éterniser des songes déprimants.

... La journée se traîne..., elle paraît interminable à Suzanne... Si c'est Alain, que lui fait, après tout, d'entendre parler de lui, puisque... il est marié ! Il n'a pu l'oublier, mais elle est devenue, ce qu'il fallait, l'amie lointaine ! Cependant, *La Cité déserte*... Si c'était là un roman à clef !...

Elle secoue, une fois encore, l'exubérance de la pensée, et, ne s'occupant plus que de ce qui constitue son devoir immédiat, elle s'évertue activement à orner la table...

IV

Le dîner s'achève...

Une véritable sympathie circule parmi les hôtes à l'âme élevée ; aucune dissonance ne se glisse en ce milieu ; seule, Colette, qui, bravement, semble tenir tête à l'orage, est, ce soir, démoralisée.

M^{me} de Néral, qui la connaît, s'en aperçoit : « Je l'interrogerai demain », se dit-elle ; et, tout en se mêlant à la conversation générale, elle a, soudain, l'intuition de ce qui se passe... Ce sera si facile d'y apporter le remède ; oui, demain elle saura... T'antôt, en jouant avec les enfants, sa cousine avait les yeux rouges ; elle a cru qu'elle se trompait, mais non... M. Agofroy est, avec Colette, comme avec tout le monde ; que peut-il y avoir?...

Suzanne n'a pas vu ce qui saute aux yeux de Colette : le père de Simone ne voit qu'elle ; cette fois la jeune fille ne doute plus. S'il répond avec entrain au colonel, à l'abbé, à elle-même, c'est la jeune femme qu'il prend implicitement à témoin...

Annette est venue prendre la fillette, pour la coucher de bonne heure ; Gilles a obtenu un quart d'heure de répit ; on sert café et infusions, suivant les goûts, dans le hall du « Ver luisant », largement ouvert sur la terrasse.

La soirée est lourde ; quelques éclairs, au loin, sillonnent la nue.

— Quelle paix ! dit M. Agofroy, non encore blasé. J'ai eu quelque peine à m'habituer à ce silence perpétuel..., mais je m'en arrange à merveille ; j'aurai la même peine à me réhabituer au bruit de Paris..., lorsque je m'en irai !

— Ne vous en allez pas, dit plaisamment M^{me} de Néral ; votre propriété est assez attrayante pour vous retenir !

— Ma propriété ! Mais je ne suis pas chez moi, ne le saviez-vous pas ?

— Non, certes.

— C'est l'un de mes voisins, je dirais mieux : mon ami, qui a insisté pour que j'accepte cette... procuration de pouvoirs tout le temps que je le désirerais ou que j'en aurais besoin ; il a hérité, il y a quelques années, cette maison, qu'il a vue une seule fois, je crois... Il ne quitte pas Paris... Au fait, c'est l'écrivain dont je vous ai remis le livre nouveau, Madame... Un artiste, vous le verrez bien ; il est l'homme de son style : attachant, clair, sans reproche... Il ne parle jamais de son passé ; j'ai su vaguement qu'il avait eu des déceptions... Il vit seul, et sa conduite est irréprochable. Nous nous sommes connus quand j'ai perdu ma femme ; il a été délicieux avec moi, et, depuis lors, nous vivons dans une sorte d'intimité, n'ayant, l'un et l'autre, personne au monde...

M^{me} de Néral a pâli ; la précision de ces détails l'impressionne au-dessus de tout. Elle se

tait, encore une fois reprise par le passé : cet écrivain ressemble, trait pour trait, à Alain..., à Alain !...

Elle secoue encore la pensée obsédante, qui n'effleure pas ses partenaires, et, avec la décision de son caractère assoupli, elle suit la conversation, engagée sur un autre sujet, entre son oncle et M. Agofroy. Celui-ci est aussi musicien, mais, depuis la mort de sa femme, il n'a pas rouvert son piano.

Cependant, il juge, avec compétence, la musique actuelle ; entre les trois hommes, la discussion continue, passionnée.

Colette a pris congé pour aller coucher Gilles, ravi de l'aubaine, et, encore une fois, la jeune femme, malgré elle, a cessé d'écouter la conversation.

Cette idée la harcèle de nouveau : Quel est le propriétaire de « Mystère » ? Quelque singulier que lui apparaisse le fait, pourquoi ne serait-ce pas Alain ? L'Anjou est aussi le pays de sa famille ; autrefois, ne parlait-il pas d'une tante, à peu près inconnue, qui habitait ce pays ? Il est seul... Veuf peut-être !...

Que va-t-elle chercher là ? L'épreuve n'est-elle pas le lot de tant d'autres !... Elle demandera tout à l'heure, s'il lui est possible, à M. Agofroy le nom de son ami..., et sans doute il lui dira :

« Yves d'Agel », le signataire de *La Cité déserte*, ce qui mettra fin à toutes les réminiscences...

Dix heures et demie !... Leur hôte se lève vivement :

— Oh ! pardonnez-moi de vous retenir si tard, dit-il confus, mais Suzanne, qui n'a pas sommeil, proteste : l'habitant de « Mystère » prend congé ; l'abbé et le colonel remontent chez eux, et Suzanne, dont c'est, chaque soir, le rôle, va fermer la porte.

M. Agofroy est sorti... Une impulsion irrépressible la fait retenir le visiteur qui se retourne étonné et ravi : il n'a pas prévu cette occasion de dire... de dire...

Une interrogation est venue déjà, qui interrompt toute velléité d'explication :

— Monsieur, dit-elle sans préambule, et sans souci de l'anonymat qu'elle désirait garder, de grâce, dites-moi à qui appartient la « Maison mystérieuse » ?

— A mon ami : Alain Daguene !

— Ah ! je m'en doutais !

Sans presque s'en rendre compte, M. Agofroy est rentré dans le hall ; de la main, Suzanne lui indique un siège et se laisse tomber, elle-même, sur un pouf tout proche en murmurant :

— Mon Alain !

Une sourde appréhension pénètre M. Agofroy :

— Il est, je vous l'ai dit, mon très cher ami ! murmure-t-il doucement.

— Il fut mon fiancé... Cette déception, dont vous parliez, c'est moi, j'en suis à peu près sûre — moi ! — qui la lui ai donnée...

— Si c'est vous, Madame, il y a eu mésentente, j'en suis convaincu !

— Tant et tant de fois, je me suis demandé, depuis lors, pourquoi il s'était marié !

— Alain n'a jamais été marié, Madame !

— Oh !

L'horreur de cette effarante révélation — qu'elle attendait pourtant ! — écrase M^{me} de Néral. En une minute, elle croit avoir tout deviné...

— Mon père avait écrit au Maroc, pour avoir des renseignements.

— Il n'a jamais été au Maroc...

— Alors, je ne comprends plus ; je vois encore la lettre de son colonel...

— Il y a là, Madame, une méprise que nous ne pouvons expliquer ; Dagueneil, un peu froid, ne parle jamais de ce qui lui fit de la peine jadis ; il se tient à l'écart de la société, écrit beaucoup..., s'en tire très bien d'ailleurs... La mort d'une tante le mit, il y a quelques années, en possession de la maison que j'habite ici ; c'est tout ce que je sais de cet ami, qui, encore une fois, s'est montré parfait avec moi.

— Le croyant marié, je me mariaï aussi... parce que ma pauvre mère désirait mon mariage... Sans cela !

Un sanglot monte aux lèvres de Suzanne :

— Ah ! dit-elle, de quel malentendu est née cette calamité ?

— Si je pouvais vous être utile, Madame, bal-

butie Agofroy, désemparé..., car ceci est la fin de son idylle ; il entrevoit le bonheur pour son ami, qui, à n'en pas douter, ignore ce qu'est devenue sa fiancée de jadis. Pourquoi, dans ses cartes, qui ne sont guère que des bulletins de santé, n'a-t-il, lui, jamais parlé de ses voisins?... Oui, pourquoi?

— Oh ! dites-moi si je puis quelque chose, supplie-t-il de nouveau.

— Merci, je ne sais... Il faut que j'en parle aux miens !

Tous deux se sont levés... Au loin, les éclairs rayent de zigzags d'or les nuages noirs... Demain, le ciel sera éclairci, sans qu'au fond des cœurs l'orage soit calmé...

— Madame, que Dieu vous donne le bonheur, je le désire de toute mon âme, dit-il...

Suzanne réitère un ardent merci ; le ton de son interlocuteur l'a émue..., ou bien, à travers cette voix, en a-t-elle distingué une autre ? Elle ne sait...

Il est parti..., il est loin déjà... Machinalement, elle ferme la porte et remonte chez elle...

Tout le monde, ici, dort déjà, sans savoir qu'une nouvelle étourdissante vient de pénétrer le seuil. Il lui faut attendre demain !

Elle retrouve, à son chevet, *La Cité déserte* d'Yves d'Agel... Le beau livre ! Alain n'a pas changé ; comme il analyse l'état d'âme de ses personnages ! Cette histoire, c'est la leur... *La Cité déserte*, c'est son pauvre cœur abandonné...

— Alain ! mon Alain ! pourras-tu jamais me pardonner ? murmure-t-elle, éperdue.

Il ne se doute pas que sa Suzette l'a retrouvé !...

Sa Suzette ! Mais qu'est-elle pour lui maintenant ?

Il n'a pas su..., il n'a pu savoir que son mariage fut la conséquence d'une incompréhensible erreur ! Pourtant, il la connaissait bien, sa fiancée !...

M^{me} de Néral s'est étendue sur son lit ; elle ressasse tous les événements, car elle est trop agitée pour dormir...

Dans la maison d'en face, une scène parallèle se déroule :

Agofroy, désarmé, se demande ce qu'il va faire ? Rester ici ? Impossible !... Simone va bien, il peut l'emmener..., ou mieux : il va partir ; elle suivra dans une quinzaine, avec Annette ; mais, ce soir même, il va préparer ses bagages et il partira demain... Il donnera, à son ami, la meilleure preuve d'affection, en lui disant ce qu'est M^{me} de Néral, en lui détaillant fidèlement ce qu'il a vu...

Mais il ne peut partir ainsi, sans un mot à ses voisins ; il va, à l'instant, écrire au colonel, pour faire à tous ses adieux, car il veut partir à la première heure !... Ah ! il n'avait pas prévu une semblable déclaration !

Il prend une feuille de papier, et de toute son âme détaille ses raisons :

MON CHER COLONEL,

Je quitte, dans quelques heures, ce que vous appelez la « Maison du Mystère ». Quand vous aurez ce mot, M^{me} de Néral vous aura dit les événements qui sont, pour moi, la raison du départ...

Ce qu'elle ne vous dira pas, car je n'ai pu le lui dire, c'est que je l'ai aimée de toute mon âme... Je m'efface devant celui qui fut sien..., qui le redeviendra, j'en suis sûr ! La céder, à celui qui fut pour moi un ami très cher, me coûte moins, sans doute, mais le sacrifice est incommensurable...

Je laisse ici, pour une quinzaine, ma petite Simone, pendant que la saison est propice encore, après quoi elle me rejoindra...

Voulez-vous vous charger, auprès de chacun des habitants du « Ver luisant » de mes très respectueux sentiments?... A Monsieur l'abbé, toute ma gratitude pour les bonnes heures que nous avons passées ensemble... A M^{me} de Néral, à M^{lle} Colette, l'assurance de mon plus cher souvenir ; mes meilleures caresses au petit Gilles...

A vous, mon cher colonel, l'expression de mon dévouement absolu.

Maurice AGOFROY

Ayant achevé cette tâche, il prépara son départ et se coucha pour quelques heures, mais ne put — lui non plus — trouver le sommeil.

Et lorsqu'il put se rendre compte qu'Annette était debout, il frappa à sa porte :

— Annette, dit-il, une circonstance imprévue m'oblige à partir ce matin.

— Ah ! dit celle-ci interloquée.

— Vous resterez ici, avec ma petite Simone, durant une quinzaine encore... Nos bons voi-

sins du « Ver luisant » vous en déchargeront de temps en temps.

Il s'approcha du lit de la fillette :

— Elle dort bien, pauvre chérie !

Il se pencha et mit un baiser sur son front :

— Allons, il faut partir ; ne vous inquiétez pas de moi, je m'arrangerai toujours. Vous réglerez nos dépenses avec Guilbaud, et je suis sûr que tout sera bien !

— Mais on aurait pu avoir une voiture au bourg... ou chez M. Edelin !

— Non, l'air matinal me fera du bien. Vous enverrez ce mot, par Guilbaud, au « Ver luisant »... Au revoir, Annette !...

Et le peintre quitta la « Maison »... sans espoir de retour...

V

Suzanne, elle aussi, attend avec impatience le retour du jour. Habituellement, c'est le colonel qui donne le signal du réveil ; il tarde, ce matin.

C'est une joie, maintenant, qui chante en elle ! Alain est libre ! Quand son père aura dissipé le malentendu, donné la preuve qu'il n'y eut pas de sa faute, en consentant à ce mariage de raison, Alain pardonnera..., il est si bon ! Si bon — et si profondément atteint aussi, hé-

las ! — que lui-même n'a pu se résoudre à contracter un autre hymen...

Mais... que sait-il ? Pourquoi n'a-t-il jamais donné signe de vie?...

Puis elle se dit : « Que pouvait-il faire ? Il a été trop fidèle à la parole donnée ; quand il est revenu il a appris... mon parjure, ou ce qu'il aurait pu désigner ainsi !... Non, Alain me connaissait trop bien, il aura deviné, ou supposé, que j'avais obéi... »

Une gêne lui reste pourtant de cet état de choses, mais son cher fiancé de jadis saura bientôt de quelle déplorable erreur elle fut victime...

D'où est donc venue cette erreur ?

Elle s'est habillée, et elle part.

L'orage, qui semblait proche hier soir, s'est écarté cette nuit. Oh ! le délicieux matin ! Les mille petits bruits, qui tracent, autour d'elle, un minuscule bourdonnement, bercent son rêve, son beau rêve, auquel elle a foi !

L'idée que M. Agofroy l'aime ne l'effleure même pas... Elle a vu, sans deviner pourquoi, l'émoi de celui-ci... Une chose l'occupe seule : Alain est retrouvé !... Ah ! que Dieu est bon !

Mais l'esprit humain est prompt à s'alarmer et une idée nouvelle envahit le cerveau de Suzanne : le « Ver luisant » est tellement voisin de la propriété d'Alain, comment celui-ci ne saurait-il pas le nom de la famille qui l'a, inopinément, rejoint?...

Pour tous, là-bas, la vie reprenait son cours journalier : l'abbé partait pour dire sa messe,

et Colette le suivit de près ; le colonel venait, déjà, de recevoir l'adieu d'Agofroy, et il lisait et relisait la lettre avec un étonnement sans bornes.

Evidemment, Suzanne comprendrait... Leur voisin s'en va, il aime sa fille!... Mais quelle allusion fait-il à cet ami, auquel il a de la reconnaissance? Et le nom invraisemblable d'Alain Dagueneil prend place entre les lignes... Que fait Suzette si longtemps? La voici! Elle monte chez lui en hâte ; il tient encore, en mains, la lettre d'Agofroy...

— Chérie, tu as quelque chose à me dire, je ne comprends rien à ce message!

— Père, dit-elle, sans autre préambule, Alain est retrouvé... La « Maison d'en face » lui appartient!

— Mais comment se fait-il...?

— ... Que je le sache! M. Agofroy me l'a appris, hier soir. Je ne sais quelle impulsion m'a portée à lui demander le nom du propriétaire de sa maison de passage...

— Et cette maison est à Alain! Ah! comment ai-je pu oublier cette histoire d'héritage!... Il est vrai que tant d'autres choses importaient davantage!

Ce fut au tour de M^{me} de Néral de rester bouche bée devant son père.

— Il y a des circonstances que j'ignore, mais je sais, depuis hier soir, qu'Alain ne s'est pas marié!

— Je le savais, prononça gravement le colonel.

— Tu le savais! Oh! papa!

— Je l'ai su trop tard... A quoi eût-il servi de te l'apprendre, ma pauvre petite? Nous ignorions ce qu'il était devenu, et je n'ai pas voulu ressusciter ce cauchemar, d'autant plus que, depuis sept ans, je n'en avais pas entendu parler ; il pouvait, et devait même, s'être établi..., mais tu es, maintenant, mieux renseignée que moi...

— Alain est seul ; il écrit, et il est le voisin et l'ami intime dont M. Agofroy nous parlait hier soir..., c'est tout ce que je sais ; mais dis-moi ce que j'ignorais, je te prie...

— C'était au début de ton mariage ; je reçus un jour une lettre d'Alain qui venait d'être nommé capitaine... Il avait été blessé, longtemps malade au Cameroun, et m'annonçait, à la fois, son nouveau titre, sa guérison, et enfin cet héritage... j'ignorais où. Il se faisait joie de le mettre dans ta corbeille, me disait-il... J'ai toujours sa lettre !

« Ah ! ma Suzette, cette agonie de se heurter à un tel empêchement !... Je lui répondis... Depuis lors, je n'ai pas, une seule fois, entendu parler de lui ! »

— Mais quelle erreur nous a fait croire à son mariage ?

Le colonel parut, une seconde, embarrassé :

— Une similitude de nom et d'arme, sans doute : je n'ai jamais eu la tentation de rechercher la cause du fait brutal contre lequel nous étions impuissants ! Je vais te montrer cela, fit-il.

Anxieuse, M^{mo} de Néral attendait ; il ouvrit un tiroir de son secrétaire, y prit la lettre d'Alain et la donna à sa fille ; celle-ci lut :

MON CHER COLONEL,

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je force la consigne ; il me semble que le cas est valable : me voici capitaine ; mais je relève de maladie, veuillez le dire à mon cher « oncle Jean », auquel, il y a bien longtemps, j'ai annoncé mon départ pour « la brousse »...

A-t-il eu cette lettre?... Du moins, je n'ai pas eu de réponse ! Combien je voudrais de vos nouvelles à tous !

En attendant, voici les miennes : blessé dans notre longue expédition, je fus sauvé par le dévouement de mes hommes..., mais j'ai vécu de longs mois dans l'inconscience complète. Me voilà en convalescence, et j'ai trouvé, à mon « réveil », la susdite nomination, en même temps qu'une lettre de France m'annonçant la mort d'une tante que j'avais en Anjou, s'il vous en souvient. Je la connaissais à peine, et cette bonne tante m'a fait son héritier : j'aurai sa maison et tout ce qu'elle possédait...

Sans l'avouer, il me coûtait d'être pauvre, de n'avoir à offrir, à ma bien-aimée, guère que mon humble personne...

Je suis en voie de guérison, et me voilà riche ! Riche... et capitaine!... Que de biens à la fois ! Je suis heureux pour ma Suzette qui, comme moi, — j'en suis si sûr ! — ne comptera que les jours qui décroissent ; nous descendons grand train la pente. Quelques mois encore et ce sera fini !

Je vous conterai, plus tard, mon odyssée ; ce mot suffit, ma main tremble encore, mais l'essentiel est dit...

Adieu, cher « père » ; soyez mon interprète près

de M^{me} Edelin et de l'« oncle Jean » ; près de ma Suzette : je vous charge, à son égard, de toute ma tendresse, et à vous, pour tout ce que je vous dois, je dis mon plus affectueux merci !

Alain DAGUENEL.

Suzanne ne dit rien, car elle pleure... Ah ! Dieu soit loué qu'elle ait ignoré cela !

Le colonel a pris, dans le même tiroir, le double de sa réponse et, sans un mot, le tend à sa fille :

MON PAUVRE PETIT,

Je donnerais ce qui me reste de vie pour que te fût épargnée la douleur que te portera ma lettre : Il y a quelques mois, le bruit de ton mariage nous parvenait, avec une sûreté de détails qui finit par m'émouvoir.

J'écrivis au colonel de ta nouvelle arme, so disant au Maroc ; celui-ci mit le comble à l'imbroglio, en me disant que, dès ton retour du Cameroun, tu avais épousé la sœur d'un de tes camarades, etc...

Je n'y comprenais rien, mais il fallait s'incliner devant le fait accompli... Ah ! elle avait raison contre nous, la pauvre chérie qui voulait garder son indépendance..., qui n'a consenti que pour ne pas aggraver l'état de sa mère — très malade à ce moment-là — à un mariage de raison s'il en fût !

Dieu fasse qu'elle n'apprenne jamais que tu es libre ! Nul, dans notre entourage, ne le soupçonne, et moi, à qui cette souffrance est intolérable, je ne la conterai qu'à mon frère Jean...

Ah ! Alain ! que la vie a de sombres détours ! Je t'aimais..., je t'aime comme un fils, doublement puisque tu seras malheureux !

Il y a, dans cette histoire, quelque chose de vraisemblable. mais quoi ? Le sais-tu ?

Adieu, mon pauvre petit, puisses-tu trouver, sur ton chemin, le bonheur que tu mérites, et si Dieu désire, pour cela, un sacrifice, qu'Il fasse de moi ce qu'Il voudra...

Suzanne embrassa ardemment ce père, si tendrement dévoué :

— Tu as payé d'avance, lui dit-elle, et Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité !

... Oui, il se souvient de cet épisode qu'il n'a conté qu'à son frère... Il se souvient du départ, pour Bourges, de sa fille... Si encore elle avait emmené le bonheur avec elle !... Oui, Dieu l'avait entendu !...

Mais plus tard — dans un moment pénible, il est vrai, — Il lui avait rendu sa fille ! Ses voies, sombres parfois, mènent, sans que nous nous en doutions, aux clairières ensoleillées...

Le colonel aborda soudain une autre thèse :

— Tu sais que M. Agofroy est parti ?

— Il est parti ? C'est vrai, il t'a écrit, m'as-tu dit ; quel est le sujet de ce départ impromptu ?

M. Edelin sourit :

— Lis encore, et tu comprendras.

Elle parcourut du regard la lettre de son voisin :

— Oh ! dit-elle, je n'aurais jamais cru !... Pauvre Colette !

— Pourquoi dis-tu : « pauvre Colette » ?

— Elle l'aime..., mais nous n'avons pas besoin de lui révéler ceci ; la porte reste ouverte à l'espoir.

— A condition qu'elle n'ait pas deviné, mieux que toi, la vérité !

— Ah ! dit Suzanne, saisie.

Elle revoit, d'un coup d'œil, les journées précédentes ; malgré la vaillance de sa cousine, un pli barre son front ; hier soir, même, elle avait pleuré...

— Suis-je aveugle, ou trop occupée de moi-même ? Heureusement, c'est réparable !

— Voici ton oncle qui rentre, veux-tu me l'envoyer ? Tu te chargeras de ta cousine que j'entends, elle aussi.

... L'abbé Edelin venait d'entrer chez son frère, après que Suzanne lui eut dit la bienheureuse nouvelle.

— Eh bien, fit-il, notre pauvre Alain est retrouvé ?

— Oui, et tu devines ma joie ! Mais assieds-toi... J'ai à te soumettre un cas de conscience qui, depuis longtemps, me harcèle.

— Et pourquoi ne t'en es-tu pas déchargé plus tôt ?

— Ah ! pourquoi !... Il a fallu l'effervescence, et je puis dire la joie de cette heure, pour m'y décider : il s'agit de ma femme...

« Durant la dernière semaine de sa maladie, elle me fit cette confidence, très douloureuse : elle avait enfin compris que Suzanne, mariée à Néral, ne serait jamais heuseuse, et... elle s'accusait de ce malheur... T'u te souviens de son changement de caractère en ses dernières années ? »

— Oui, fort bien.

— Voici donc ce qu'elle me dit :

« Je craignais tant qu'elle n'épouse Daguenel ! Vous devinez ma joie lorsque j'eus — ou crus avoir — la nouvelle de son mariage, à lui ; j'en répandis immédiatement le bruit, le soir du bal. Vous avez lu, vous-même, la lettre de mon amie..., mais ce que j'ai omis de vous dire, c'est que j'en reçus immédiatement une seconde, qui démentait la première. Prévoyant la résistance de Suzanne..., la vôtre aussi, je me dis : pourquoi revenir là-dessus ? Leur conviction est faite... Pourvu que j'arrive à marier ma fille avant le retour de ce petit lieutenant ! Elle s'en consolera, c'est une enfant !... »

« Ah ! mon pauvre ami, que j'ai eu de peine à lui pardonner ce mariage ! Je ne lui fis pas même expliquer cette effarante méprise... Elle était mourante ; elle voulait la promesse que sa fille serait instruite de ce méfait plus tard..., après sa mort ! Je promis vaguement, comme on fait entrevoir une chose impossible à un enfant qui vous obsède..., mais depuis lors, tu le penses bien, je n'ai pas ajouté cette peine à celle de toujours pour ma Suzette ; je lui ai laissé croire qu'Alain était marié, puisque je ne savais rien de lui... Et maintenant, crois-tu que je doive revenir sur cette question ? »

L'abbé réfléchit une seconde :

— Non, dit-il ; laisse à Suzanne le souvenir attendri de sa mère ; agir autrement serait, à mon sens, une mauvaise action. Je ne doute pas

une seconde d'Alain auquel tu vas écrire... M. Agofroy est parti?

— Oui, voici son message. — Et il continua, pendant que l'abbé achevait sa lecture : — Aurais-tu prévu, toi, que notre voisin aimait ma fille? Il y a, encore sur ce point, des complications : Suzanne m'a dit que Colette, si indifférente jusqu'à présent pour toutes les recherches, plus ou moins désintéressées, aurait dit un « oui » enthousiaste à M. Agofroy!

L'abbé sourit :

— Tiens, mais nous voilà en plein roman ! Il est impossible que celui-ci n'ait pas remarqué aussi notre Colette, qui en vaut la peine... Pour Suzanne, tout s'arrange ; par ailleurs, laissons faire Dieu !

VI

M. Agofroy débarque à Paris, l'esprit enténébré de sa nuit sans sommeil, le cœur las de la lutte, entre son espoir en déroute et le bonheur qu'il espère apporter à son ami.

Il vient de prendre un taxi et a donné son adresse : faubourg Saint-Honoré. Il habite, de moitié avec Alain Daguenel, un délicieux petit hôtel, au fond d'une cour ; il y a, à l'arrière de la maison, un jardin qui s'étend jusqu'à l'avenue Gabriel ; c'est, pour lui, inap-

préciable. Il occupe le rez-de-chaussée et Simone a été élevée à l'air, relativement pur, de ce jardin.

Combien les causes de son retour sont inattendues !... Que va-t-il dire à Daguenel ? Et comment celui-ci prendra-t-il ce rapport ? A peine a-t-il été question, entre eux, de cette misère qui a brisé sa vie... Alain ne se prête pas à la confidence.

— Je vais lui dire ce que j'ai appris, conclut-il.

Le taxi venait d'arriver à destination ; Agofroy s'empressait de déposer, chez lui, ses bagages, et, après une ablution dont il avait vraiment besoin, il monta au premier et pénétra, sans s'être fait annoncer, dans le bureau de l'écrivain :

— Agofroy ! D'où sortez-vous ? demanda Alain en lui tendant cordialement la main.

— De chez vous, en droite ligne, mon ami. Hier soir j'ai dîné chez nos voisins... C'est d'eux que je tiens, indirectement, l'idée de... m'en aller ; cette idée s'est changée, cette nuit, en décision : je suis parti à l'aube, après avoir embrassé ma Simone qui dormait encore.

Daguenel le regarda avec une sorte d'inquiétude... Il n'était plus, lui, Alain, le joyeux lieutenant de jadis ; bien qu'il n'eût que trente-quatre ans, quelques fils d'argent se mêlaient à son abondante chevelure, et l'air distant, éclairé pourtant d'un sourire pour son ami, disait sa tristesse inconsolée.

— Vous avez fui ainsi sans Simone?

— Oui, j'ai fui..., c'est textuel ; je vous apporte, je l'espère, du bonheur ! Pardonnez-moi si j'aborde un détail très intime : savez-vous qui est M^{me} de Néral?

— Non, dit franchement l'écrivain, de plus en plus surpris.

— Vous saurez au moins qui sont le colonel et l'abbé Edelin?

Alain se leva, bouleversé :

— Eux ! eux ! je rêve !

— M^{me} de Néral est Suzanne Edelin..., elle est veuve !

— Suzanne !... Ah !

Et dans l'excès d'il ne savait quel sentiment : regret, joie, contrainte dissoute, Daguenel re-tomba sur son fauteuil..., et tout ce qu'il ne pouvait dire s'exhala en sanglots convulsifs. Il ne songeait pas même à s'étonner de la science, toute neuve, d'Agofroy.

Celui-ci prévoyait quelle détente apporterait, chez son ami, cette explosion : il n'essaya pas d'arrêter les larmes.

— J'ai su cela hier soir seulement, continuait-il, M^{me} de Néral me demanda le nom du propriétaire de la maison que j'habitais ; en l'apprenant elle eut la même émotion que vous-même ; elle vous croyait marié..., j'ai remis les choses au point.

Ainsi qu'Alain l'avait pensé, le père de Suzanne n'avait jamais parlé de la lettre parve-

nue trop tard..., et, depuis lors, à quoi bon, puisqu'il était disparu !... Marié, peut-être... Marié ! Ah !...

Peu à peu, le calme renaissait chez lui.

— Pardonnez-moi, dit-il à Agofroy, j'étais si peu préparé à une semblable nouvelle ! Alors, où habitent-ils ?

— Une maison, voisine de la vôtre, qui a nom : le « Ver luisant » ; il y a là les deux Edelin, M^{me} de Néral, Gilles, son petit garçon...

— Mais M^{me} Edelin ?

— Le colonel est veuf ; lui et son frère ont pris leur retraite l'an dernier, et ils ont acheté cette jolie propriété qui se trouvait libre...

— Mon pauvre ami, j'étais, vous le savez, officier au Cameroun... Lorsque me parvint, par le colonel Edelin, la nouvelle du mariage de ma Suzette, je crus devenir fou !... J'avais été blessé et si longtemps malade..., mais j'étais assez remis pour supporter ce choc, sans doute... J'achevai mon stage, puis, profondément découragé, je pris le parti de donner ma démission. Je revins à Paris, et changeai de quartier, de peur de rencontrer ma pauvre Suzanne, dont je ne savais plus même le nom ; je vécus à l'hôtel jusqu'au jour où je trouvai cette maison.

« Un jour, j'allai voir ma propriété du Maine-et-Loire ; il pleuvait..., je l'ai trouvée affreusement triste et suis revenu le lendemain ; depuis lors, je ne l'ai pas revue. Je l'ai gardée, en souvenir de la tante qui me l'avait léguée...

— Vous vous faites une fausse idée de ce logis, Daguene! il est merveilleux !

— Je l'avais pris en grippe, ma vie était brisée ; j'allais, l'âme en peine, dans les musées, ne parlant à personne, ne pouvant ni penser, ni fournir le travail qui eût été mon sauveur... Et voilà que je fis, au Louvre, une singulière rencontre : deux jeunes gens, assis non loin de moi, causaient familièrement, et, sans y prendre garde, je saisis un brin de leur conversation : « Je vais à Arlon, en Belgique, disait l'un d'eux en riant, et je t'invite : nous ferons là, dans huit jours, une retraite fermée... — C'est une gageure, dit l'autre. — Non pas... »

« Je m'éloignai, mais une idée nouvelle germait en mon cerveau : Pourquoi, moi aussi, ne ferais-je pas cette retraite?... J'y allai, et revins, sinon consolé, du moins lucide, et ayant pris la ferme résolution de ne plus m'appesantir sur ma peine et d'orienter sérieusement ma vie vers les lettres... Ah ! je ne m'attendais pas à vous entendre me parler de mes... toujours chers aimés ! Vous le voyez, Maurice, je suis fou !

— Fou ! Et pourquoi ? M^{me} de Néral ne pense qu'à vous, elle s'est mariée par devoir ; par devoir, également, j'en suis sûr, elle a mené sa barque ; depuis cinq ans elle est veuve, et au premier mot que je lui ai dit de vous elle n'a eu qu'un cri : « Oh ! mon Alain !... » Je ne l'ai pas revue, j'ai adressé un mot au colonel et suis parti...

— C'est vrai, murmura Daguene! n'écoutant

plus, je puis renouer le passé, mais j'ai tant souffert que cela m'apparaît comme une impossible réalité... Comprenez-vous?

— Oui, dit sourdement Agofroy, en songeant, à part soi, que son ami était, à l'heure actuelle, comblé d'un bien dont il n'arrivait pas à doser la mesure. Ah ! si Suzanne avait eu, pour lui, la moitié de cet élan !...

— Mon ami, je vous apporte le bonheur..., méditez cette chose ; je vous quitte, cela vaut mieux, ajouta-t-il, sur un geste de protestation de Daguenel : nous nous reverrons demain !

Il sortit, laissant Alain solitaire, mais cette solitude, en effet, lui était rigoureusement nécessaire pour coordonner ses idées en déroute : depuis plus de sept ans, il a été si saturé de cette pensée : « Suzanne est mariée ! » qu'il n'arrive pas à fixer la réalité contraire... Il reprend, un par un, tous les événements, se demandant s'il est possible encore qu'elle songe à redevenir sienne... « Ma Suzette ! » Il se grise de ce mot qu'il a dit tant de fois jadis... Cette fois, eh bien ! oui, s'il fallait la perdre..., il en mourrait ! L'amour, non aboli, mais comprimé en son cœur douloureux, a relevé le front... et compte reprendre, tout entière, la place qu'on lui a supprimée !... Il s'agite, que doit-il faire ? Il va de long en large, dans son bureau, et la réponse arrive : on lui remet un télégramme :

Tu es maintenant au courant ; si tu nous as pardonné, viens !

ÉDELIN.

Il saute sur l'indicateur : Angers !... Il n'y a désormais que le rapide du soir, il arrivera dans la nuit, c'est bien !

Il descend chez Agofroy, celui-ci sourit : ce n'est plus le lettré, correct comme un aïeul, qui est debout devant lui ; c'est le lieutenant Dagueneil, et la différence rend celui-ci méconnaissable :

— Je pars, dit-il..., voyez, on m'appelle !... Mais j'ai deux heures encore, ami, parlez-moi d'elle ! »

Agofroy pâlit sans pouvoir répondre... et l'intensité de l'amour d'Alain devina...

— Ah ! murmura-t-il, vous l'aimiez !

Une larme perla aux yeux de Maurice :

— Mon ami, dit-il, c'est vous qu'elle aime, soyez heureux !

VII

Le « Ver luisant » recélait de la joie ; une joie imprécise encore, mais d'autant plus délicate et pénétrante.

Le colonel, agité, n'avait pu dormir ; l'abbé rendait grâce à Dieu de toute son âme ; Colette — eh oui ! — Colette, heureuse de la béatitude de sa cousine, sentait chanter, en elle-même, un espoir indécis... M. Agofroy était parti ; mais ce n'était pas sans idée de retour : son ami serait là ; sa fillette y était encore ! Qui sait ?...

Et Suzanne?

Il faisait, ce matin-là, un temps idéal... La pluie de la nuit avait rafraîchi la température ; un souffle léger, courant de haut en bas, à droite et à gauche, faisait frissonner les branches et les plantes vertes ; les fleurs des champs semblaient s'incliner devant la jeune femme, en lui disant : « Ton heure de joie est venue !... » Se pouvait-il qu'il y eût, autour d'elle, une telle félicité !

Elle rentre de la messe matinale, où son action de grâces a été suivie d'une débordante prière : elle n'en doute pas, il va venir, Alain..., son Alain tant aimé !... Son père a télégraphié hier :..., demain il sera là, elle en est sûre, elle le connaît si bien ! Elle longe, en ce moment, le jardin de « Mystère », elle passe devant la brèche qui met en contact les deux propriétés ; un mouvement impulsif la conduit dans le jardin de son aimé... Quelle divine paix ! Comme il fait bon ici !...

Mais dans le grand silence un pas se fait entendre, Guilbaud est matinal... Elle va partir... Elle regrette.

A trois pas, une forme masculine se dresse et deux cris partent à la fois :

— Ma Suzette !

— Alain !... Toi !... Oh ! toi !

Les bras tendus se resserrent dans une emprise ineffable.

— Ah ! Dieu soit loué, même de l'épreuve ! dit Suzanne.

— Oui, puisqu'elle nous vaut aujourd'hui une telle joie, ma bien-aimée !

Et, comme elle ébauche une explication, il l'interrompt :

— Ne dis rien, ma Suzette, je sais tout..., j'ai tout compris, et, tu vois, me voilà !

Radiieuse, elle répond simplement :

— Je t'attendais ! Alors, viens ; papa va être si heureux !... Et l'oncle Jean, et Colette...

— Colette ? interroge-t-il.

— Elle est avec nous depuis presque ton départ, sa mère est morte !

Puis elle ajoute, sans transition :

— J'ai un fils, mon petit Gilles, qui a été, depuis lors, ma seule joie !

— Il est tien, et je l'aimerai !

— Ah ! merci !... Vois-tu la chère maison que papa nous a achetée il y a quelques mois..., sans se douter que nous y retrouverions le bonheur !

— Mon cher colonel ! Je suis ravi de le revoir, et l'oncle Jean !... Tout mon amour tient entre ces murailles !

— Nous avons nommé ton beau domaine « Mystère ». Guilbaud, qui le garde, ne savait pas le nom du propriétaire. As-tu reconnu, en lui, une ancienne ordonnance de papa ?

— Mais oui, nous avons causé... Ma Suzette ! Je n'ai appris ton veuvage qu'hier !

— Et moi, je ne savais ce que tu étais devenu ! Père ! crie soudainement Suzanne au colonel qui, déjà, est au jardin.

Alain se précipite ; les deux hommes s'étrei-

gnent sans un mot, tant leur émotion est poignante.

— Mon pauvre ami, dit enfin le colonel, nous t'avons fait, involontairement, bien du mal... Tu nous pardonneras... C'est fait déjà, puisque tu es là !

— J'ai trop tardé... Ah ! si j'avais su ! Mais mon cœur est toujours resté à Suzanne...

— Le mien se hasardait vers toi... et je le lui reprochais !

— De nous deux, ma bien-aimée, tu as été la plus malheureuse... Je le savais, j'en étais sûr, et... ne m'en trouvais que plus abandonné. Tu vois qu'il y a, au fond de toute âme, une réserve d'égoïsme, acheva-t-il en riant. Ah ! quand Agofroy m'a appris que vous étiez là, j'ai cru, un instant, que mon cerveau se détraquait.

— Voici l'abbé et Colette ! clama le colonel.

Et les phrases joyeuses se répercutent à l'infini.

— Eh bien ! Alain, ta barque a louvoyé depuis ton départ au Cameroun !

— Elle a côtoyé tous les récifs, oncle Jean ; bah ! ce n'est plus rien !

Il jette à Suzanne un regard d'infinie tendresse.

— Mais il est l'heure. Tu déjeunes avec nous, déclare le colonel. Nous ne te lâchons plus, ayant appris que c'est dangereux.

Colette est allée réclamer le déjeuner, et rentre, tenant par la main Gilles, un peu désarmé.

— Chéri, dit Suzanne avec douceur, viens embrasser celui qui veut bien devenir ton papa.

L'enfant s'avance, et son beau regard, tout droit, contemple Alain. Celui-ci, très ému, regarde aussi l'enfant :

— Suzette, mais c'est tout ton portrait, dit-il joyeux.

Et le petit, charmé, noue ses deux bras au cou de Daguenel pendant que la voix de l'abbé Edelin murmure à l'oreille de celui-ci :

— La ressemblance morale est plus frappante encore.

— Alors, Gilles, tu veux que je sois ton papa? interroge l'arrivant.

— Oh ! oui ! dit l'enfant; je vous aimerai bien !

— Voilà le pacte signé ; moi aussi, je t'aimerai, mon tout petit !...

Le déjeuner est servi et dégusté avec entrain, mais le colonel suit son idée et interroge son futur beau-fils :

— Comment se fait-il que le bruit de ton mariage ait couru avec une telle précision, il y a sept ans?

— Je ne l'explique que de cette façon, dit Alain : au Cameroun, l'un de mes camarades, lieutenant aussi, portait le nom de d'Aguenel ; en manière de distinction et de plaisanterie, on le nommait « l'apostrophe, » car il tenait particulièrement à ce détail. Il partit pendant mon absence, pour être fixé je ne sais où...

— Au Maroc, puisque c'est de là que les renseignements me sont venus.

— Je l'avais totalement perdu de vue... Ah ! qui m'eût dit que ce paillasse me jouerait — innocemment — un si mauvais tour !

— Lorsque le colonel de son régiment m'écrivit, le d'Aguenel en question venait de rentrer en France avec sa femme... C'est tout ce que nous avons su. Mais toi, mon pauvre Alain, qu'as-tu fait ?

— Mon colonel, laissons le triste passé quand le présent est si beau !... Nous nous marierons ici...

— Oui, dans la plus stricte intimité, cela va sans dire.

— Et tous, nous irons habiter « Mystère ».

— Et mon « Ver luisant », qu'en fais-tu ?

— Ce sera notre maison de « campagne », en attendant que nous lui ayons trouvé une destination. Venez faire connaissance avec « notre » propriété, je la connais si peu ! Je désire voir aussi ma petite Simone...

Ils se levèrent et, gaîment, suivirent Alain.

Cette fois, la maison et ses alentours lui faisaient fête ; Guilbaud, en souriant, ouvrit la porte toute grande. Un souvenir attendri le porta vers la fillette blonde qui s'amusait, seule, dans le hall.

— Me reconnais-tu, chérie ? lui demanda Alain.

— Monsieur Daguenel... Papa est parti ! dit tristement la petite.

— Mais il reviendra, vois-tu ; et voici Gilles, ton petit camarade de jeux.

— Et Colette ! dit Suzanne, ta grande amie !

Le visage de l'enfant s'éclaira d'un sourire, elle se jeta dans les bras de la jeune fille qui, elle-même, avait besoin d'au moins cette affection enfantine.

— Guilbaud, appela Daguenel, voulez-vous me donner les clefs de toutes ces chambres?...

Ils visitèrent à satiété la maison.

Tout était méticuleusement rangé.

Les meubles avaient gardé le joli ton ancien de jadis, et le bon goût de la maîtresse de maison y avait ajouté, pour se conformer aux idées modernes, de jolis détails : broderies superbes, coussins merveilleux mettaient, autour d'eux, une note d'intimité inégalable. Tout ici était confortable : de la belle réserve d'argenterie à la profusion de linge qui dégageait un parfum vicillot de lavande sèche.

— Ma maison te plaît-elle, Suzette ? questionna Alain.

— Oui, elle me plaît, affirma la jeune femme ; mais après notre grand bonheur c'est un détail !

— Je sais... Pourtant je suis si heureux de te l'offrir, ce détail ! Je n'avais cru garder tout ceci que comme souvenir, et tout va reprendre vie... Nous nous organiserons ; j'ai aussi où vous loger tous, à Paris, où nous passerons, si vous le voulez, quelques mois, l'hiver..., puis le printemps nous ramènera ici, car nous ne nous quitterons plus... Oncle Jean, si ma barque a louvoyé, avouez qu'elle a enfin trouvé son port d'attache.

— J'avoue, et j'ajoute ceci à mon aveu : l'homme s'agite et Dieu le mène !

— Quand reviendra papa, monsieur Daguenel ? intercala Simone, qui s'occupait surtout de cette question.

— Je vais écrire ce soir à ton papa, ma petite fille. Si le colonel veut bien, tu habiteras, en attendant, au « Ver luisant », avec Annette, est-ce dit ?

— Oui, dit l'enfant radieuse ; c'était le remède efficace pour amoindrir la séparation.

Annette, mise au courant, opéra le déménagement, et Guilbaud installa chez lui, avec entraînement, son nouveau maître.

.
Le soir est venu ; un beau soir étoilé, d'une exquise limpidité. Alain rentre chez lui, et Suzanne le reconduit jusqu'au passage entre les deux jardins.

— Ah ! ma Suzette, dit-il, il y a un peu plus d'une journée que je te sais là, et il me semble encore que je rêve !

Elle égrène le bon rire d'autrefois qu'il aimait tant ; ce rire revenu avec la joie, sans mélange, qui emplit son cœur.

— Chéri, dit-elle, te souviens-tu du soir de nos fiançailles, à Rochebrune ?

— Ah ! si je m'en souviens !

— La féerie était belle, trop belle. Ce soir, c'est une beauté plus grave qui se met à l'unisson de nos âmes...

— Il me semble, à moi, avoir rêvé les années enfuies.

— Ces fiançailles, elles datent d'hier, de ce matin, mon aimé. Nous avons acheté cette joie incomparable et Dieu nous la rend... Personne que Lui ne peut plus nous la reprendre ; nous la goûterons mieux, ne le crois-tu pas ?

— Tu as toujours raison, ma Suzette... Et me voilà rendu à ma maison.

Il déposa, sur le front de sa fiancée, un long et chaste baiser.

— Au revoir, ma bien-aimée, dit-il dans un murmure.

— A toujours, mon Alain !

ÉPILOGUE

Deux ans ont passé. Le parc de « Mystère » a perdu — et c'est dommage — son aspect forêt vierge ; Guilbaud a tout remis en état.

Sur le perron, une joyeuse assemblée tient ses assises... C'est l'heure du repos.

Celle qui porte le nom aimé de Dagueneil tient en ses bras un joli bébé de onze mois qui vient de s'endormir : Alain, numéro deux. Son mari semble feuilleter une revue, mais il n'a d'yeux que pour ses chéris, comme s'il craignait de les perdre encore ; pour travailler, il doit s'enfermer au plus profond de son bureau...

Près de lui, l'abbé lit, avec quelques distractions, un journal local, et le colonel se contente de jouir de l'idéal présent. Gilles et Simone se sont rapprochés de lui :

— Grand-père, dit le petit garçon avec autorité, Simone dit qu'Alain est son petit frère ; moi, je veux bien, mais...

— Grand-père, explique la fillette, puisque tante Colette est devenue ma maman...

Elle s'arrête net, embrouillée dans toute cette parenté.

— Oui, conclut bénévolement le colonel, Alain est ton petit frère, tu as raison ; n'es-tu pas notre fille, toi ?

Guilbaud arrive, porteur du courrier ; il remet, au colonel, des cartes, que celui-ci passe aux intéressés.

— C'est Colette, dit Suzanne, écoutez !

A vous tous, j'envoie le meilleur souvenir de nous deux ! Que l'Italie est belle ! Maurice sourit, je le vois, de mon enthousiasme !... Nous sommes heureux !

Cette jolie profession de foi, qu'emportait la brise du soir, parvint jusqu'au « Ver luisant », le futur nid des Agofroy...

— Ah ! dit l'abbé Edelin, il me semble qu'en fait de bonheur, nous sommes pourvus... Que Dieu, à tous, nous le garde !

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, laines, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.
- Les Albums 7, 8 et 10 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8^{fr} ; franco : 8^{fr} 75.

Les 10 albums de la collection, franco : 75 francs.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore)
36 pages, 31 modèles. Format 37×25.
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. . . 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. . . 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

